MARS 1953

Illinois U Library France

N° 386 - 100 FRANCS

ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

DANS
CE
UMÉRO

★

IBERNATION
RTIFICIELLE

★

XXV[E] SALON
LA MACHINE
AGRICOLE

★

Y A 300 ANS
SAIT LA VILLE
NEW-YORK

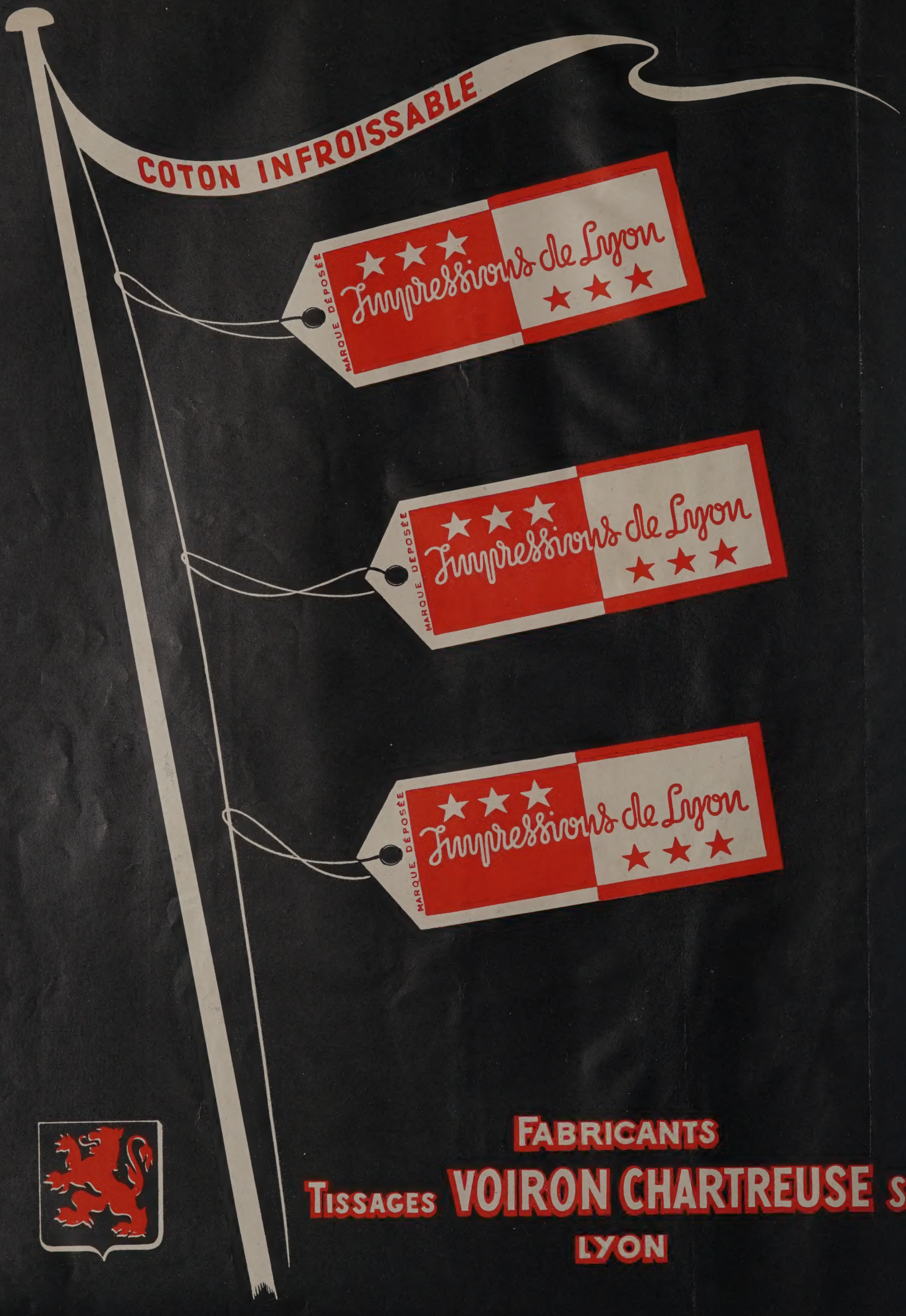
DE LA SCÈNE A LA PISTE

Pour la 23e Nuit de gala de leur Union, les artistes les plus aimés du public ont rivalisé d'adresse, de talent et d'élégance sous le chapiteau du Cirque d'Hiver. C'est ainsi que la jeune fantaisiste Annie Cordy a présenté un numéro de dressage de lévriers sauteurs et d'ours.

(PHOTO AGIP)

★ ★ ★ EXIGEZ LA MARQUE ★ ★ ★ IMPRESSIONS DE LYON ★ ★ ★ SUR LISIERES ★ ★ ★

MARQUE DEPOSEE ★ ★ ★ EXIGEZ LA MARQUE ★ ★ ★ IMPRESSIONS DE LYON ★ ★ ★ SUR LISIERES ★ ★ ★ MARQUE DEPOSEE



FABRICANTS

TISSAGES **VOIRON CHARTREUSE** S.A

LYON

★ ★ ★ EXIGEZ LA MARQUE ★ ★ ★ IMPRESSIONS DE LYON ★ ★ ★ SUR LISIERES ★ ★ ★

L'ORÉE DU BOIS

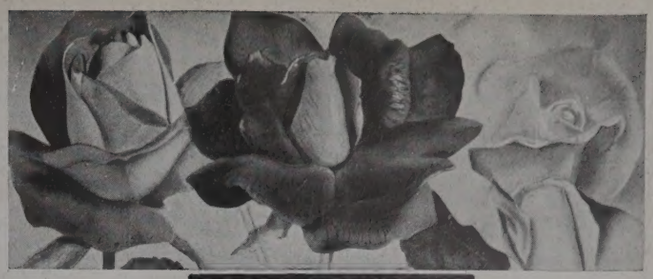
Porte Maillot

Tél. : MAIllot 78-04

Près du Bois de Boulogne, dans un cadre unique, un Restaurant de classe

Dîners-Spectacles
Déjeuners d'affaires

Le dimanche : Thé dansant



ROSES NOUVELLES

Plantez maintenant les magnifiques Roses de Lyon, centre mondial de production des Nouveautés. Bonne arrivée garantie. Floraison dès cette année, de Juin à Novembre. Notice illustrée jointe aux colis pour plantation et culture.

COLIS GUIRLANDES FLEURIES

Collection des 5 plus belles variétés de rosiers grimpants, sujets extra-forts, coloris assortis étiquetés. Le colis franco à domicile : **975** FRS

COLIS A SPECIAL ELITE

LES DIX PLUS BELLES ROSES sujets greffés tous coloris, variétés nouvelles odorantes soigneusement étiquetées. Le colis franco à domicile : **1.275** FRS

COLIS "BORDURES DE ROSES"

Composé de rosiers Polyanthas multiflores, formant de magnifiques bordures ou massifs, perpétuellement couverts de petites fleurs en gerbes. Coloris variés : blanc, rose, saumon, rouge vif.

COLIS A 10 rosiers Polyanthas Franco à domicile : **850** FRS

COLIS B 20 rosiers Polyanthas Franco à domicile **1.580** FRS

Paiement par mandat ou chèque bancaire joint à la commande (dans la même enveloppe) ou contre remboursement (frais en plus) Chèque Postal : 918-45 Lyon.

Aux commandes de plusieurs colis nous offrons gratuitement un **SAUROMATUM MOUCHETE DU NEPAL**, *plante très curieuse qui fleurit* **sans terre** *et* **sans eau.** *Il suffit de placer l'oignon, tel quel, sur un meuble ou une fenêtre. Il emprunte l'humidité de l'atmosphère et donne une fleur rouge brun avec des taches noires.*

L'utile et l'agréable dans votre jardin
MARQUE DÉPOSÉE

ETAB' HORTICOLE
LEONPIN
Saint-Genis-Laval
RHONE
Compte Postal 918-45 Lyon

166

LA SUISSE MERIDIONALE

PAYS RADIEUX - SÉJOUR MERVEILLEUX

TESSIN

Pays qui chante la joie de vivre et l'allégresse des vacances !... Terre idyllique où le soleil du Midi fait fleurir l'oranger... Paysages charmants égayés de lacs d'azur et de pittoresques villages... Casino, Golf, Tennis, Yachting, Plages, Funiculaires, Excursions en cars et en bateaux.

LUGANO la station de renom mondial, au bord du lac de Lugano. Pinacothèque « Villa Favorita ». Lugano-Castagnola. **1er-30 avril :** Expos. de peintures modernes italiennes.

LOCARNO la perle du lac Majeur, avec sa romantique voisine Ascona et les îles idylliques de Brissago.

Prospectus : Agences de voyages, Offices de tourisme de Lugano, Locarno et Ascona, Office national suisse du tourisme, Paris (2e), 37, boulevard des Capucines.

E. 399 NOVUM

lave les Reins

L'eau d' **EVIAN** est partout • Exigez-la • Refusez les substitutions

---

POUR AVOIR TOUJOURS DES FLEURS

Pub. Léon Burg.

★

LES COLIS PUBLICITAIRES que nous présentons sont composés de variétés sélectionnées de tout premier ordre, parfaitement étiquetées. Ils sont expédiés franco de port et d'emballage à domicile dans toute la France continentale. Ces colis peuvent être expédiés aux colonies et à l'étranger sous emballage spécial, port en plus. Chaque colis est accompagné d'une notice explicative de culture. Ils sont indivisibles et aucune modification ne pourra leur être apportée. Paiement par chèque postal ou mandat ordinaire à la commande.

COLIS A P
(Perfection)

10 superbes rosiers nains à grosses fleurs remontants en 10 variétés extra, tous coloris, donnant des roses de mai à novembre.
1.260 francs franco domicile.

COLIS C P
(Vase fleuri)

12 plantes vivaces donnant des fleurs à couper de mai à novembre, comprenant :

1 aster	1 iris germanica
1 ancolie	1 Leucanthemum (gde marg.)
1 chrysanthème viv.	1 lupin
1 gaillarde	1 œillet mignardise
1 gypsophile	1 phlox decussata
1 heuchera	1 violette à longue tige

920 francs franco domicile.

COLIS B P
(Façade fleurie)

6 rosiers grimpants, réellement décoratifs, de grande classe, pour façades, pergolas, treillages, etc., dont : 1 grenat noir, 1 blanc de neige, 1 corail doré, 1 jaune primevère, 1 rouge écarlate, 1 rose vif.
1.370 francs franco domicile.

COLIS D P
(Exposition)

Ce colis comprend :
3 dahlias cactus dont 1 violet pétunia, 1 mauve, 1 rose carminé.
3 dahlias décoratifs dont 1 blanc pur, 1 jaune vif, 1 rouge géranium.
860 francs franco domicile.

Pépinières et Roseraies BACHELIER-CHARVOT S 18
200 hectares en cultures CHATEAUROUX (Indre)
Chèques postaux : LIMOGES 277-62

CHAQUE SOURD DOIT ESSAYER GRATUITEMENT LE NOUVEAU BONOCHORD

Discret et pratique cet "aide-ouïe" électronique vous fera entendre avec une incroyable clarté. Des statistiques anglaises prouvent que Bonochord peut vaincre la surdité dans 9 cas sur 10. Pourquoi n'en serait-il pas de même pour vous? Faites-en l'essai — sans engagement et sans frais — vous saurez enfin si vous pouvez connaître à nouveau le bonheur d'entendre normalement. Seule une très grande organisation, au service des "malentendants" depuis plus d'1/4 de siècle, peut vous offrir une telle occasion. SAISISSEZ-LA MAINTENANT !

CET APPAREIL EST MERVEILLEUX ! déclarent deux docteurs à
Madame TARRAUDE,
50, rue Cazemajor, Bordeaux (Gironde)
qui nous écrit : ... Après avoir essayé votre précieux "aide-ouïe" Bonochord près de mon Docteur traitant, avant-hier samedi, j'ai été ce matin même trouver un spécialiste O.R.L. et, tous les deux m'ont exprimé la même opinion : "Votre appareil est merveilleux Madame, gardez-le !"

Retour à une vie familiale et sociale normale

Bonochord vous aidera à retrouver la joie que procure une vie familiale et sociale normale, pleine de promesses de succès et de bonheur. Ayez-en la preuve dès maintenant, en demandant l'essai gratuit.

ESSAI GRATUIT
8 jours chez vous

Découvrez tout ce que peut pour vous cet extraordinaire "aide-ouïe" en en faisant l'essai gratuitement, chez vous, pendant 8 jours. Tous détails sur Bonochord et l'essai vous seront envoyés dès réception du coupon ci-contre. Postez-le aujourd'hui même. Si vous êtes à Paris, profitez-en pour venir consulter nos spécialistes. Tous les jours (samedi et lundi compris).

★ Cet appareil, plus petit que la paume de la main, est le Micropak, dernier né Bonochord. Lampes naines — système de réglage automatique — piles "standard" — tout est contenu dans un seul boîtier "bijou" Vous pourrez avec le Micropak, entendre sans efforts : téléphone, radio, cinéma, sermons, conférences, etc... grâce au nouveau microphone Bonochord.

BONOCHORD (Essai N° 64)
12, Rue Lincoln • Paris (8e)
Veuillez m'envoyer sans engagement tous détails sur vos appareils et sur l'essai gratuit que vous offrez.
NOM .....
ADRESSE .....

BONOCHORD "Aide-Ouie"
12, Rue LINCOLN - PARIS-8e

LE DIABLOTIN

DESTRUCTEUR CHIMIQUE DE LA SUIE

éteint les feux de cheminées

RAMONE

CHIMIQUEMENT
EN 5 MINUTES
SANS DANGER
UNE CHEMINÉE
de sa suie !.

J. LEFEBVRE Agent général
9 bis RUE du Cdt PILOT - NEUILLY s/SEINE Tél : MAI. 50-20

HAVAS

9e ANNÉE — NUMÉRO 386

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

7 MARS 1953

LES « SIX » A ROME

MM. de Gasperi, Georges Bidault, Beck et Adenauer (de g. à dr.) sortent de la conférence où les six ministres des Affaires étrangères de la Communauté de défense, tenant compte des dangers qui ne cessent de peser sur l'Europe occidentale, ont reconnu, à l'unanimité, la nécessité d'une ratification rapide du Traité de Paris sur l'armée européenne (voir ci-après l'article du général de Monsabert sur la défense méditerranéenne).

Les problèmes stratégiques de l'armée européenne

LA DÉFENSE MÉDITERRANÉENNE DANS LA BATAILLE POUR L'OCCIDENT

PAR LE GÉNÉRAL DE MONSABERT

LA Communauté européenne de défense entre dans une phase critique : celle de la ratification des traités de Paris et de Bonn par les parlements des pays contractants. A Rome les « Six » se sont préoccupés de la mise au point des protocoles additionnels qui doivent compléter ces traités, dont les commissions parlementaires sont actuellement saisies et dont la discussion publique fera apparaître, dans quelques semaines — ou dans quelques mois — les divers aspects, envisagés du point de vue de notre sécurité nationale.

Mais en dehors des données politiques du problème de l'Europe et de l'armée européenne — et nous sommes bien d'accord pour considérer que le cadre « européen » doit être en réalité un cadre « eurafricain » — il est des questions de technicité qui relèvent de la stratégie de guerre. Or il apparaît que le rôle revenant à la zone méditerranéenne et nord-africaine dans la défense occidentale est primordial, la dernière guerre l'a éloquemment démontré. L'aurait-on oublié ?

Le général de Monsabert, qui jusqu'à la Libération a connu des heures glorieuses à la tête des troupes nord-africaines, est particulièrement averti de ce problème de technicité, dont il a entretenu à plusieurs reprises déjà nos lecteurs. Il expose ci-dessous ses inquiétudes sur la méconnaissance, dont il est fait montre dans l'organisation des théâtres d'opérations, de cette interdépendance eurafricaine et de la mission essentielle qui doit incomber à l'Afrique du Nord dans cette stratégie défensive occidentale à laquelle est lié le destin de la France.

MARE NOSTRUM ». Nous avons bien le droit de l'appeler ainsi, nous Latins, cette Méditerranée, mer au milieu de terres dont elle a mêlé étroitement l'évolution à travers l'histoire : Italie, Espagne avec son prolongement marocain, France et toute son Afrique du Nord. En dépit des fluctuations d'un passé révolu, elle doit aujourd'hui les unir pour la défense de la civilisation commune qui, née sur ses rivages, a rayonné sur le monde.

On a déjà marqué dans de précédents articles (1) l'unité stratégique constituée par cet ensemble dont la nature semble avoir voulu signaler l'harmonie.

Diviser ce théâtre, renoncer à la coopération d'un élément quelconque de ce bassin, c'est pécher contre l'esprit et préparer des fissures dans l'édifice occidental au risque d'en entraîner l'effondrement.

C'est pourtant à ce paradoxe que l'on s'est arrêté ! Il n'est pour s'en convaincre que d'analyser l'organisation stratégique actuelle de la défense de l'Occident :

La France appartient au théâtre « Centre-Europe » axé sur les plaines germaniques ;

L'Espagne est volontairement tenue à l'écart et n'interviendra — au mieux ! — que par des bases dont pourraient disposer les forces américaines ;

Le Maroc et la Tunisie ne font pas partie du pacte de l'Atlantique, quelque utilisation qu'on en fasse à son profit ;

L'Algérie est comprise dans le pacte, mais on s'est bien gardé de la rattacher officiellement à un théâtre ; il semble que l'on accorde à notre Moghreb, sur le plan interallié, une défense propre, mais comme à regret, vu la solution que nos interlocuteurs anglo-saxons auraient sans doute voulu nous imposer ;

L'Italie fait partie, sous l'autorité d'un amiral américain, d'un théâtre d'opérations du Sud-Europe, attiré par l'Orient ;

Quant à la Méditerranée occidentale, on en confie les flots à un amiral britannique dont la mission est grevée d'hypothèques à l'égard des deux théâtres européens.

Les conséquences de ce désordre ne manquent pas de se révéler chaque jour ; il en est comme d'un assemblage hétéroclite dont on ne peut déplacer la moindre pièce sans risquer de ruiner tout l'ensemble.

Il semble qu'on s'en soit tenu à une conception — aujourd'hui dépassée — d'un théâtre « maritime ». Avant que la Grèce et la Turquie aient adhéré au pacte atlantique, le théâtre d'opérations du Sud-Europe ne comprenait qu'un front terrestre de faible profondeur — l'Italie — et qu'une ligne de communication longue et étroite — la Méditerranée occidentale ! Si l'on considère que la sécurité d'une voie maritime est, en raison de la portée des moyens modernes, sous la dépendance étroite des terres qui la bordent, on peut conclure que le chenal méditerranéen ne saurait pas plus constituer à l'heure actuelle un théâtre maritime que ne l'aurait pu faire un fleuve il y a un siècle. Pour une étendue aussi réduite il faut pouvoir combiner étroitement les trois armes, ce qui nécessite une couverture terrestre.

NE voit-on pas les techniciens de la mer disputer aujourd'hui pour savoir si la Méditerranée a seulement les dimensions nécessaires à l'emploi des porte-avions !

On ne peut donc avoir pris une telle décision que dans la méconnaissance du rôle primordial de l'Afrique du Nord dans la bataille pour le continent.

L'entrée de la Grèce et de la Turquie dans le pacte atlantique peut paraître justifier l'emploi de l'Italie comme support des régions balkaniques, mais en prolongeant un théâtre maritime par un autre on a cédé en réalité à l'attraction de terres péninsulaires entées sur une mer supposée libre, alors que la Méditerranée orientale est, comme l'occidentale, sous la dépendance étroite des terres qui l'entourent. Le support normal des Balkans, c'est la Libye et l'Egypte ! Les Echelles du Levant en constituent la rocade avancée.

En somme, du détroit de Gibraltar à celui de Sicile, ce qu'il faut pour la mer, c'est un régulateur des transports stratégiques et non un commandant de théâtre. Lord Mountbatten, qui détient cette dernière charge, doit se demander comment asseoir, faute de rivage, l'organisation de son commandement.

LE traité d'alliance balkanique, qui va unir la Yougoslavie, la Grèce et la Turquie, donne à ces réflexions une actualité et un poids particuliers. On ne peut qu'applaudir à la constitution de ce nouveau front qui tiendrait sous sa menace le flanc d'un adversaire s'enfonçant vers l'ouest par les plaines de l'Europe centrale ; il couvre en outre la Méditerranée orientale, face à la mer Noire, dont il bloque la sortie, et tient en respect les satellites balkaniques de l'U. R. S. S. ; il menace enfin de près les pétroles de Roumanie et du Caucase.

Mais la défense de ce bassin oriental devrait se suffire à elle-même, car elle constitue une mission à part. Sa faiblesse est dans la déficience de ses assises asiatiques et africaines. Il faut espérer que les tractations en cours entre l'Egypte et l'Angleterre permettront un jour d'éclairer la situation par la constitution d'un théâtre du Moyen-Orient.

A défaut de ce soutien oriental, on a cru pouvoir rattacher le prolongement balkanique de la défense européenne au théâtre imprécis et sans assises terrestres du Sud-Europe, et l'on voit déjà l'Italie invitée à rentrer dans le cadre des Balkans.

Il faudrait tout de même choisir !

L'Italie septentrionale se trouve placée à un point de soudure dont on ne saurait négliger l'importance. La Yougoslavie est bien sensée la couvrir en barrant les passes de la Save, des contreforts des Alpes aux monts de Serbie. Elle constitue à ce titre pour l'Occident une couverture appréciable. Mais son attention est surtout attirée du côté de la Bulgarie et de la Hongrie, d'où viendrait pour elle le danger initial, cependant que l'Albanie menacerait ses arrières. Le pacte balkanique, c'est pour elle la participation à une mission importante certes dans la manœuvre générale, mais excentrique par rapport à notre péninsule européenne. La soudure se fait en un point qui est, hélas ! d'autant plus vulnérable qu'il constitue une cause de friction entre Italiens et Yougoslaves, dont la liaison intime pourrait seule interdire cette voie d'accès vers la Méditerranée occidentale.

DANS la phase défensive qui marquerait les débuts d'un conflit, l'Italie aurait la charge de la couverture méridionale du bastion alpin, dont la valeur comme réduit est déjà menacée par la neutralisation de l'Autriche, prolongée de la neutralité suisse. L'adversaire pourrait donc être tenté de dévaler par les voies historiques qui conduisent à la plaine du Pô, par où il pourrait atteindre le golfe de Gênes et la mer Tyrrhénienne.

Il disposerait alors d'un libre déploiement aérien qui consacrerait la coupure de l'Europe de ses bases africaines et menacerait les arrières du front occidental.

Dans cette période la mission essentielle de l'Italie est donc bien de couvrir le bassin occidental de la Méditerranée depuis les Alpes jusqu'au détroit de Sicile. Elle tient en main le sort de « Mare nostrum ».

Ce n'est que dans une phase ultérieure, lorsque les circonstances et l'afflux des moyens permettraient de passer à l'offensive, que ce pays pourrait coopérer par ses forces, ses bases et ses voies de communication à une opération par les Balkans. Au reste, les limites entre les théâtres ne restent pas immuables tout au long des conflits.

(1) Voir *France-Illustration* des 28 juillet 1951 et 15 mars 1952.

Le destin de l'Italie semble avoir été déterminé à travers l'histoire par la configuration de sa péninsule : la chaîne des Abruzzes, qui la compartimente dans sa longueur, en a fait un « Janus bifrons ».

QUE dire de la situation faite à l'Afrique du Nord dans l'organisation stratégique actuelle ? Elle relève du paradoxe. On s'accorde bien à reconnaître sa valeur comme base indispensable de manœuvres pour la défense européenne ; on convient de la nécessité de liaisons sûres et intimes — notamment pour la France — de part et d'autre de la Méditerranée, mais on ne s'est pas résolu à l'admettre comme partie intégrante du théâtre unique qui s'imposait : celui de l'Eurafrique. Bien loin de là, on a accentué la coupure, comme on vient de le voir, par l'intervention de deux théâtres maritimes enchevêtrés.

Comment l'Afrique du Nord pourrait-elle se suffire à elle-même ?

L'exemple des luttes en va-et-vient autour de la mer des Syrtes, de 1940 à 1943, devrait en détruire tout espoir.

Comment sous-estimer, au contraire, la possibilité d'opérations actives menées par des forces en provenance du Moyen-Orient venant ajouter leur effort à celui d'une activité interne latente dont nous pouvons suivre l'évolution quotidienne ? La lutte d'influence qui se déroule des pétroles d'Iran au canal de Suez, prolongée par l'excitation des nationalismes tunisiens et marocains, révèle bien la tactique stalinienne dans cette phase froide de la lutte contre l'Occident et qui tend à tourner le front balkanique en voie d'organisation pour atteindre d'un seul coup les bases africaines de la défense occidentale.

Comment l'Afrique du Nord pourrait-elle assurer sa sauvegarde sans la métropole ? Du Rhin à la Tunisie il doit y avoir réversibilité de la manœuvre dans une même mission où la France joue le rôle principal.

PRIVEE, à l'est, de sa rocade avant par suite de la mission excentrique de l'Italie, coupée en deux par l'intrusion de deux théâtres maritimes anglo-saxons, la défense de « Mare nostrum » se voit refuser la libre disposition de sa rocade arrière à la charnière de sa manœuvre, à la porte d'entrée de ses ressources d'outre-Atlantique : l'absence de l'Espagne atteint le sommet du paradoxe, et d'autant plus que cette absence ne vient pas d'elle, mais des nations dites démocratiques, à commencer par sa voisine d'Europe et d'Afrique, sa sœur latine, la France !

On dira : « Laissons faire l'Amérique ! » Comme si nous pouvions nous contenter dans cette lutte suprême d'une participation espagnole passive, limitée à la disposition de bases aériennes ou maritimes — et pour les seules forces américaines, peut-être ! Ce qu'il faut, en vérité, c'est une participation active de l'Espagne, sans laquelle d'ailleurs celle-ci n'ouvrirait pas ses voies de communication intérieures, indispensables aux jeux des réserves de toutes sortes. On ne peut pas plus concevoir de passivité que de neutralité dans ce débat autour de la pérennité de notre civilisation latine et chrétienne — en Espagne moins qu'ailleurs. Au reste, l'U. R. S. S. aurait vite fait de rendre active toute participation inavouée, et nos amis espagnols le savent bien. Comment pourrions-nous négliger enfin l'appoint inappréciable que constitue une armée de 500.000 hommes — 2 millions après mobilisation — qui n'attend qu'un armement moderne pour donner la mesure d'une valeur qu'elle doit à l'entraînement au feu de ses cadres, à sa discipline et à sa foi !

QUE reste-t-il donc pour défendre cette mer intérieure dont la libre disposition conditionne la sécurité et la vie de deux théâtres d'opérations ? La France ? La politique d'outre-Atlantique l'a distraite de ses liens méditerranéens pour la consacrer à une mission purement continentale. L'Eurafrique ne pouvait dépendre que d'une politique française obstinée. Pour n'avoir pas maintenu à l'égard de nos alliés la solidarité étroite de nos trois pays moghrebins entre eux et avec la métropole, pour n'avoir pas voulu exiger le respect de l'unité de notre défense nationale, de la mer du Nord au Sahara, pour nous être coupés nous-mêmes de notre prolongement africain par une politique d'ostracisme à l'égard de l'Espagne, nous sommes arrivés à nous voir stratégiquement et moralement rejetés de « Mare nostrum » vers une combinaison européenne limitée.

AU moment de prendre la décision dont dépend notre destin, n'importe-t-il pas de reviser cette politique ?

La nomination du maréchal Juin à la tête du théâtre Centre-Europe ne change rien à une solution stratégique inacceptable pour nous, car elle réduit le champ de son action à une partie seulement d'un théâtre qui devrait être conçu à la mesure de la véritable défense de l'Europe : celui de l' « Eurafrique ». Cette défense ne peut s'équilibrer qu'autour de « Mare nostrum », et, de ce fait, seul un chef français en pourrait recevoir la mission.

NOS amis américains devraient comprendre que leur devoir comme leur intérêt les placent sur un plan supérieur ! Nul ne saurait contester à un commandement américain l'ensemble du théâtre de guerre atlantique, depuis l'Islande jusqu'au golfe Persique ; mais une intrusion trop poussée des U. S. A. à l'intérieur du domaine européen risquerait de leur faire perdre tout le bénéfice d'une Europe vraiment équilibrée et cohérente.

C'est sous cet angle qu'il faut considérer une marche vers les Etats-Unis du continent grâce à une communauté européenne de défense qui, peu ou prou, se limiterait à une fusion militaire franco-allemande.

LA mission de la France doit correspondre à des vues autrement larges : elle doit tendre au rassemblement de tous les Etats qui peuvent se prévaloir d'un même sentiment, depuis l'extrême pointe de la Scandinavie jusqu'aux avancées asiatiques.

Quel est donc ce sentiment ? Quelle est l'origine de cet esprit européen dont la diffusion est souhaitable au point de fondre un jour nos populations dans la volonté unanime de vaincre ou de mourir ?

DANS un remarquable discours — déjà ancien — Paul Valéry avait marqué les trois influences qui font un Européen :

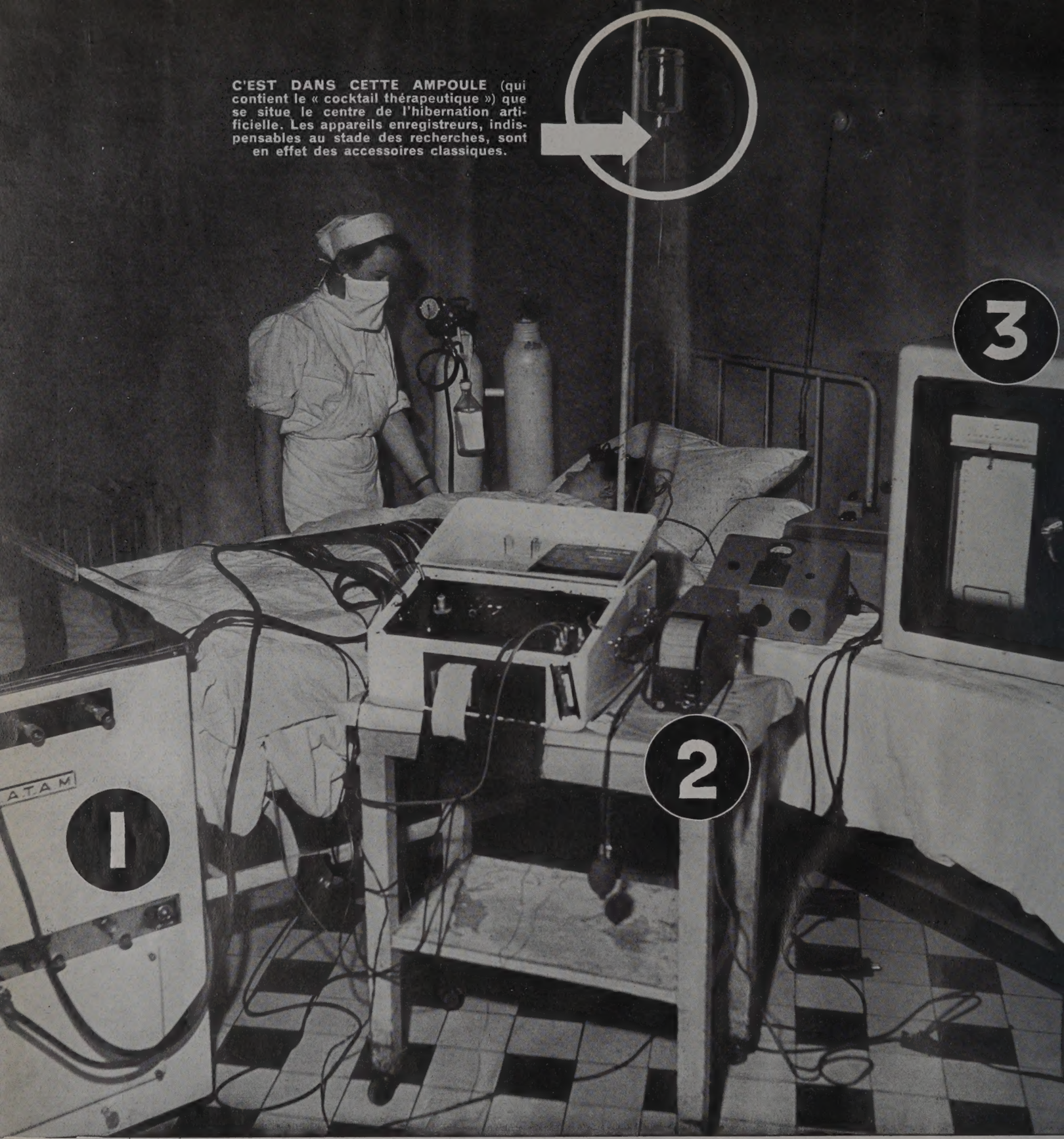
Celle de Rome, « modèle éternel de la puissance organisée et stable » ;

Celle du christianisme, dans lequel il notait « la ressemblance avec Rome » et dont il ne pouvait méconnaître l'immense rayonnement spirituel ;

Celle de la Grèce enfin, mère des arts, « la discipline de l'esprit et le sens de l'humain », autant que mère des sciences créatrices !

Voilà les éléments de notre mission européenne !

Si le destin de notre pays a été de lutter constamment contre des invasions venues des immensités asiatiques, sa raison d'être, c'est la Méditerranée !



De cette chambre de malade de l'hôpital de Vaugirard est partie la pratique de l'hibernation artificielle, technique française qui ouvre des horizons grandioses à la médecine et à la chirurgie de demain.

CENT MÉDECINS ÉTRANGERS SONT VENUS S'INITIER A UNE GRANDE DÉCOUVERTE FRANÇAISE : L'HIBERNATION ARTIFICIELLE

PAR CLAUDE YELNICK

PRES d'une centaine de médecins, parmi lesquels on comptait de nombreux étrangers, originaires de Belgique, d'Allemagne, d'Italie, de Grèce, du Canada, de Monaco, du Luxembourg, de l'Union française, se sont réunis, du 23 au 28 février, à l'hôpital de Vaugirard, pour participer à la première Semaine d'information sur l'hibernation artificielle.

« France-Illustration » avait déjà évoqué, sous

la signature compétente du docteur R.-J. M..., « les Extraordinaires Travaux du docteur H. Laborit » (voir notre numéro 339, du 12 avril 1952). Les journées qui s'achèvent ont marqué une étape nouvelle dans le développement de ce qui est sans doute l'une des découvertes essentielles de la science médicale et biologique moderne. Sous la présidence du professeur Jean Sénèque, les docteurs Laborit, Huguenard, Hepp, David, le médecin-colonel Jaulmes et nombreux autres ont comparé leurs résultats et échangé leurs points de vue au cours de colloques fructueux assez semblables dans leur esprit aux désormais célèbres « Entretiens de Bichat ».

L'hibernation artificielle va entrer dans la pratique courante de tous les services de chirurgie, et si les indications de la méthode sont, ainsi qu'on le verra, dès maintenant très nombreuses, il est encore trop tôt pour faire mieux qu'entrevoir les étonnantes perspectives qu'ouvre au chirurgien de demain l'hibernation artificielle, « l'H. A. », pour user d'une abréviation déjà classique parmi les initiés.

L'HIBERNATION, MÉTHODE NOUVELLE DE TRAITEMENT DU « CHOC » PHYSIOLOGIQUE

Pour le profane, le terme d'hibernation évoque naturellement une marmotte endormie sous la neige en attendant le dégel. Et, par analogie, sans doute aussi un patient réfrigéré, présentant une rigidité presque cadavérique et peut-être même un arrêt total du cœur et de la circulation sanguine...

Rien n'est plus éloigné de la réalité, car l'essentiel de l'hibernation artificielle n'est pas dans le refroidissement du patient. L'hibernation n'est pas une méthode d'anesthésie par le froid, mais d'abord, dès sa conception initiale par le docteur Laborit, une façon entièrement nouvelle d'aborder le problème du « choc » physiologique et de son traitement.

La « maladie post-agressive » est l'ennemi n° 1 du parfait équilibre de l'organisme humain.

Claude Bernard — de qui Laborit se réclame principalement — avait mis l'accent, voilà de longues années déjà, sur le mécanisme délicat grâce auquel les animaux supérieurs et l'homme maintiennent, malgré les variations du milieu où ils vivent, la « constance de leur milieu intérieur ». Au pôle ou à l'équateur, dans une atmosphère sèche ou humide, au niveau de la mer ou dans l'air raréfié des montagnes, après un bon repas ou un violent effort, l'univers clos que constitue notre organisme s'acharne à conserver — ou à rétablir — son équilibre physico-chimique, dont la température de 37° centigrades n'est qu'un aspect particulièrement manifeste.

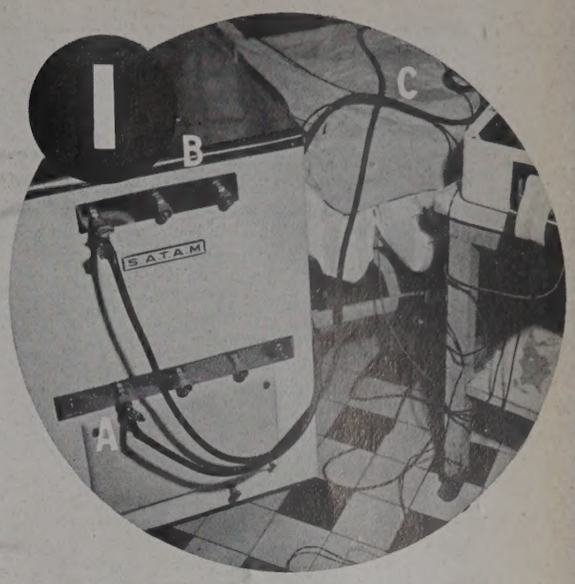
Face à une « agression » du milieu où ils vivent, les animaux supérieurs et l'homme réagissent par le déclenchement automatique d'un mécanisme complexe qui est sous la dépendance du système nerveux ortho-sympathique. Si le taux d'oxygénation du sang varie, ou la température, ou la pression sanguine ou tout autre facteur de la composition du milieu intérieur, tous les organes utiles sont aussitôt mobilisés pour agir dans le sens opposé.

Cette réaction cohérente de l'organisme tout entier dépasse toujours son objet, et il se produit une série d'oscillations amorties jusqu'au retour à la normale. Si l'on mesurait la tension artérielle, la composition chimique du sang, le rythme cardiaque et toutes les autres constantes en cause chez un homme soumis à une agression quelconque, on les verrait s'inscrire sur des courbes évoquant celle que tracerait, avant de s'immobiliser à la verticale, un pendule écarté de sa position d'équilibre.

Tant que l'agression subie par l'organisme demeure modérée, ce mécanisme fonctionne par-

L'APPAREIL RÉFRIGÉRATEUR

fonctionne à partir d'un compresseur à chlorure de méthyle qui entretient dans des tuyaux de caoutchouc, qui sont mis en contact avec le corps du patient, un courant d'eau alcoolisée dont la température est actuellement fixée à —2°C.

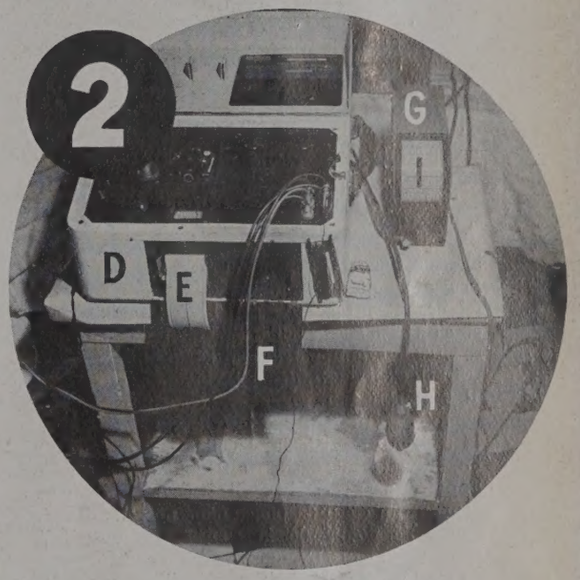


A De gauche à droite : le bouton de contact de la pompe ; les trois orifices de sortie du liquide ; le bouton de contact du compresseur.

B Les trois orifices de retour du liquide (dont un seul est branché).

C Sur le lit du patient, les tuyaux de caoutchouc réfrigérateurs.

LE TENSIOMÈTRE



G Ce tensiomètre électronique est relié à un brassard pneumatique lui-même fixé à un membre du malade.

H C'est l'appareil classique à mesurer la tension artérielle, avec sa poire pneumatique.

I Un spot lumineux permet de lire les oscillations de la tension et de les enregistrer au besoin sur un papier photographique.

L'ÉLECTRO-CARDIOGRAPHE

D Cet appareil enregistreur inscrit sur une bande les courants émis par le cœur.

E La bande qui reçoit les indications de l'électro-cardiographe.

F Les cinq fils sont reliés par des plaques respectivement aux quatre membres et à un point situé dans la région du cœur. L'appareil est sensible au point qu'un simple frisson même invisible à l'œil nu (l'hibernation artificielle normale n'en comporte pas) suffit à l'influencer.

LE THERMOMÈTRE

K Les moindres variations de température s'inscrivent sur cet appareil (sensible au 1/10 de degré C.). Il est branché sur une électrode fixée en permanence dans le rectum du malade.

L'OXYMÈTRE

J Le taux d'oxyhémoglobine du sang est mesuré par réfractométrie au moyen d'un appareil fixé sur le front du malade : une cellule photoélectrique « lit » la lumière rouge et verte réfléchie par la peau.

faitement, et c'est grâce à lui que l'homme est libre, libre de se déplacer sur toute la planète, de faire la guerre et de manger trop ou pas assez, d'aimer et de haïr, de courir et de nager. Mais quand l'agression franchit certaines limites, la réaction de l'organisme dépasse son objet. Les oscillations de son milieu intérieur sortent en somme des limites de l'épure, constituant ce que Laborit appelle la « maladie post-agressive » (par abréviation M. P. O.). Lorsque l'agression est d'origine accidentelle — qu'elle soit produite par l'accident lui-même ou par l'acte chirurgical ultérieur — on dit que le patient est « choqué ».

Tous les médecins savent qu'après un accident le danger le plus grave pour les victimes n'est pas toujours dû aux blessures elles-mêmes, mais au « choc » qu'elles occasionnent, c'est-à-dire aux effets souvent mortels de la réaction de l'organisme pour retrouver son équilibre physico-chimique dans des conditions particulièrement difficiles.

Le traitement classique : combattre les symptômes du choc.

Il est remarquable d'observer que, jusqu'à une date récente, les descriptions du choc physiologique étaient extrêmement variables, voire contradictoires, selon les auteurs. Certains constataient une hypertension artérielle, d'autres une hypotension, et il en était de même quelle que fût la constante étudiée. C'est qu'en situant l'observation en un point quelconque de la courbe on se trouve nécessairement de part ou d'autre de la position d'équilibre que l'organisme tente de retrouver par des oscillations successives.

La maladie post-agressive évoque donc, si l'on peut risquer cette analogie triviale, les efforts d'un ivrogne pour rester debout en penchant alternativement à gauche ou à droite. Il importe peu qu'il soit penché de tel ou tel côté à tel ou tel instant précis. L'essentiel, c'est qu'il titube, et c'est dans les oscillations qu'il effectue que se situe le symptôme de son déséquilibre.

Quel était le traitement classique du choc ? Il consistait en somme à en combattre les symptômes, à tenter d'accroître, par exemple, la tension artérielle lorsqu'elle était insuffisante ou, inversement, de la faire baisser lorsqu'elle apparaissait excessive. Il va de soi qu'en donnant un coup de pouce dans un sens donné, d'un côté donné de la courbe, on exagérait l'oscillation en cours, aggravant les conséquences du choc lorsque, la position d'équilibre dépassée, on se trouverait dans des conditions physico-chimiques inverses... Pour reprendre notre comparaison de l'ivrogne, on tentait de l'aider en le poussant à droite au moment où il penchait à gauche et réciproquement.

Et si l'on couchait l'ivrogne en attendant que se dissipe son ivresse ?

Le principe de l'hibernation : mettre en sommeil le système ortho-sympathique pour permettre à l'organisme de se plier sans rompre.

En matière de choc, « coucher » le patient n'était pas chose aisée. Le système nerveux ortho-sympathique, privilège des animaux supérieurs et, notamment, de l'homme, est, nous l'avons dit, l'instrument de notre liberté biologique. C'est lui qui nous fait, par exemple, frissonner par temps froid et transpirer par temps chaud.

Un homme dont le système nerveux ortho-sympathique serait en sommeil resterait-il un homme ? Non pas : il serait semblable aux animaux moins libres que nous, à ces animaux qui n'ont pas les moyens de résister aux agressions du milieu extérieur.

Ces animaux supportent avec sérénité des agressions extrêmement violentes. C'est ainsi que le lézard, par exemple, on le sait, peut être amputé de sa queue ou même d'un membre sans ressentir aucun trouble important. Cette remarquable résistance aux agressions n'est pas due à une supériorité physiologique sur l'homme, mais au contraire à l'absence, chez les animaux à sang froid, de ce mécanisme régulateur qui maintient chez nous la constance du milieu intérieur. Les animaux inférieurs, au lieu de résister au milieu extérieur, se plient docilement à toutes ses sollicitations, et la maladie post-agressive est très exactement le prix (parfois mortel) dont nous payons notre liberté d'hommes.

Le moyen : un « cocktail » chimique injecté dans le sang.

Ce qu'ont trouvé les docteurs Laborit et Huguenard, c'est un moyen de « débrayer » en somme ce mécanisme, pour échanger temporairement la liberté du malade contre une physiologie comparable à celle des animaux hibernants. Plus on creuse les conséquences matérielles de cette idée, plus on constate que l'hibernation artificielle ressemble de très près à l'hibernation naturelle de certains animaux.

Une fois « débrayé » le mécanisme en question (qui, selon une formule du docteur Laborit, entretient la vie *libre*, mais pas nécessairement la vie tout court), l'homme s'adapte docilement au milieu extérieur. Il ne tente plus automatiquement de maintenir la constance de son milieu intérieur au prix d'oscillations dangereuses : il ne souffre plus du « choc »...

L'hibernation artificielle n'est donc pas essentiellement caractérisée par l'abaissement de la température centrale du patient, mais par l'injection d'un « cocktail » chimique dans son système sanguin, qui le transforme graduellement — et temporairement — en un animal à sang froid. Les effets de cette injection sont en somme de conférer à l'homme, pour un certain temps, la passivité salutaire d'animaux moins évolués que lui.

Donner ici le détail des produits chimiques employés pour réaliser le « cocktail » de débrayage serait probablement oiseux. Il suffit de préciser qu'ils étaient connus de longue date. Que, par conséquent, la découverte de Laborit n'est pas d'ordre pharmaceutique, mais biologique ou même, si l'on veut, philosophique.

Les indications : de l'obstétrique à la psychiatrie en passant par la septicémie.

Des années de recherches ont été nécessaires, bien entendu, pour mettre au point la technique optimum, et la « Semaine d'information » qui s'est tenue récemment avait précisément pour but de mettre à la disposition des praticiens les éléments d'une doctrine générale d'application de l'hibernation artificielle.

Sans doute, à l'hôpital de Vaugirard, où s'effectue une grande partie des recherches, le matériel employé est-il assez complexe. Mais il s'en faut que le praticien soit obligé de recourir toujours à des moyens aussi vastes. Au stade actuel, l'hibernation artificielle est en train de passer dans le domaine de la pratique chirurgicale courante.

Ses indications générales sont, d'après Laborit :

La prophylaxie du choc et de la maladie post-opératoire ; les complications post-opératoires ; le traitement du choc traumatique ; la neuro-chirurgie ; l'obstétrique (notamment l'éclampsie) ; la pédiatrie (notamment l'élevage des enfants prématurés) ; les infections « gravissimes », septicémies, intoxications, coma barbiturique ou oxycarboné, les syndromes cardiovasculaires.

La psychiatrie elle-même pourra bénéficier de l'hibernation artificielle.

La température du malade « hiberné » peut descendre jusqu'à 30 degrés

Le schéma d'une hibernation standard est le suivant :

La veille de l'opération, le patient absorbe, dans la soirée, par voie buccale, du phénergan et du nembutal. Le jour de l'opération, trois heures avant l'heure H, une première injection intramusculaire est pratiquée, le patient étant maintenu à plat, dans la pénombre et le silence. Deux heures avant l'opération, une veine saphène étant mise à nu, on commence à injecter goutte à goutte les premiers produits chimiques essentiels (thiamine et pyridoxine). Le pouls, la tension, la température du patient sont soigneusement surveillés.

Une heure et quart avant l'opération on introduit dans la veine du patient le cocktail numéro un.

Trois quarts d'heure avant l'opération, l' « état crépusculaire » est obtenu, c'est-à-dire que le patient entre dans un état particulier à l'hibernation, qui n'est ni une narcose ni une anesthésie, mais un stade intermédiaire entre l'état de veille et le sommeil *naturel*. C'est alors seulement qu'on commence à réfrigérer le patient, en appliquant sur tout ou partie de son corps des sources de froid convenables.

Au moment de l'opération le patient présente une nette somnolence. Il est calme. Son teint est rose. Il est bien entendu insensible. Son pouls est ralenti, sa température, d'environ 35°5.

Pendant les trois jours qui suivront, le malade sera maintenu en état d'hibernation par l'injection successive de deux autres « cocktails », et refroidi jusqu'à des températures pouvant atteindre 30 degrés.

Le troisième jour, on pourra le réchauffer avec les précautions voulues pour lui rendre sa physiologie humaine...

Pour la première fois, la médecine « neutralise » le temps.

C'est alors que, dans certains cas, se présentera une difficulté. Le patient peut manifester des troubles graves en cours de « déshibernation ». Son organisme peut ne pas supporter le retour à la normale, l'effort réclamé par la remise en marche du mécanisme qui maintient la constance de son milieu intérieur.

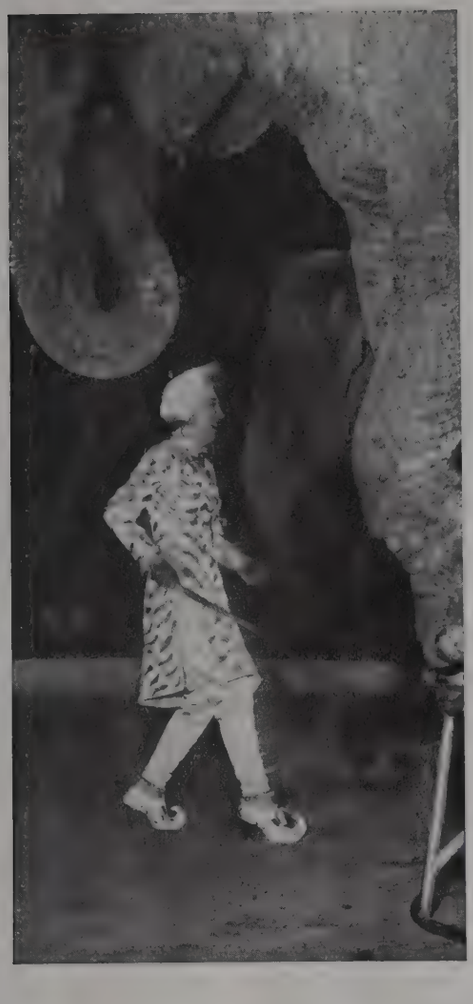
Quand tout aura été tenté pour mettre fin à l'hibernation dans de bonnes conditions, il faudra alors considérer le patient comme un mort en sursis : le décès qui pourra survenir en cours de réchauffement n'aura été que retardé par l'hibernation, qui ne sera en aucun cas responsable de cette issue fatale...

On aperçoit maintenant les implications lointaines de cette nouvelle technique, notamment dans le domaine de la chirurgie aux armées. Au lieu de devoir, comme on le fait actuellement en Indochine, par exemple, parachuter en premières lignes des équipes opératoires lourdement chargées, on pourra se borner à expédier en avant des équipes légères d'hibernateurs, armés seulement des « cocktails » nécessaires. Les blessés, même les plus graves, seraient ainsi hibernés immédiatement, puis transportés sans difficultés jusqu'à l'arrière, où l'opération nécessaire pourrait avoir lieu au besoin plusieurs jours plus tard, sans inconvénient majeur et dans des conditions techniques infiniment plus satisfaisantes.

Un sursis, une « neutralisation » du temps pendant quelques jours, tel est l'atout maître que l'hibernation artificielle apportera demain aux blessés de guerre. Telle est, pour le moment, l'une des conséquences les plus heureuses et les plus spectaculaires de la découverte du docteur Laborit.

Photographies *France-Illustration* (Roger Boulet).

AUX QUATRE COINS DU MONDE...



PLUIE D'ÉTOILES SUR LE CIRQUE

Le 23e gala de l'Union des artistes s'est déroulé au Cirque d'Hiver avec son faste habituel. Toutes nos vedettes, une fois encore, ont préparé pendant de longues semaines des numéros — parfois audacieux — qu'elles ne présenteront pourtant qu'un soir. On ne dira jamais assez le dévouement et le cran de nos artistes, toujours sur la brèche dès qu'il s'agit de venir en aide à leurs vieux camarades souffrants ou démunis.

Il faudrait citer toutes les attractions, mais la place nous manque. Nicole Courcel et Pierre Trabaud, dans leurs acrobaties aériennes, nous firent frémir ; mais quelle merveilleuse réussite ! Michèle Morgan, au son du tam-tam, dansa comme si elle était une pensionnaire de Katherine Dunham, et Fernand Ledoux, émule de Bagessen, cassa des assiettes avec un calme olympien.

François Périer et Marie Daems (à droite) exécutèrent un très savant numéro de cyclistes, et Arletty (à gauche) sut se faire obéir des éléphants.

Sa voix, sans doute...

Pour une fois les Petits Chanteurs à la croix de bois ne furent pas seuls à nous faire admirer leur ensemble vocal ; ils furent, en effet, concurrencés par la Manécanterie des chanteurs de Montmartre (tous les chansonniers de la Butte), qui choisirent comme auteur de leur chanson un poète dont le nom nous est déjà familier : M. Vincent Auriol.

Mme Geori Boué et Roger Bourdin dans leur travail de haute école ; Robert Lamoureux et Robert Dhéry dans leur sketch burlesque ; Cab Calloway, Kirk Douglas, Maurice Baquet, Danielle Roy et Michel François furent parmi les autres triomphateurs de cette belle fête.

HOMMAGE A LOUIS DE BROGLIE, PAR PIERRE DEVAUX

Le soixantième anniversaire du prince Louis de Broglie a été l'occasion, pour ses amis et ses disciples, d'un hommage solennel, auquel des adhésions sont parvenues de tous les pays. Un volume commémoratif, *Louis de Broglie, physicien et penseur* (Albin Michel), est venu concrétiser sous forme durable l'admiration éclairée que vouent à l'éminent savant français des esprits appartenant aux « disciplines » les plus diverses.

Einstein, Schrödinger, Pauli, Heisenberg, Yukawa, Frédéric et Irène Joliot-Curie — du prix Nobel — ont apporté leur contribution sous la forme d'essais d'un vif intérêt ; des philosophes, comme Etienne Gilson, ont tenu à marquer, avec beaucoup de finesse, les profondes modifications de structure de la pensée que nous imposent aujourd'hui les progrès de la physique.

Ce fut par une triple note à l'Académie des sciences, en 1923, que débuta *la Mécanique ondulatoire,* réconciliation abstraite mais spectaculaire de l' « onde » et du « corpuscule » (photon). L'année suivante, Louis de Broglie complète sa découverte en indiquant comment ce nouveau point de vue explique les « battements » de l'énergie rayonnée par l'atome de Bohr. Cette interprétation fut redécouverte deux ans plus tard par Schrödinger, à qui elle est généralement attribuée. Louis de Broglie raconte qu'en lisant le mémoire de Schrödinger il fut « enthousiasmé », et le trait méritait d'être cité.

A la suite de Louis de Broglie et de ses émules nous considérons aujourd'hui l'énergie rayonnante — la lumière, par exemple — comme dotée d'une double nature ; elle comporte des ondes, assurément, les expériences sur les interférences le prouvent, mais ce sont des « ondes de probabilité », accompagnées de *grains,* qui sont précisément les *photons* de la lumière.

Le problème réside dans les rapports de ces deux notions peu compatibles à première vue. Les photons sont-ils constitués par un « point singulier » de l'onde, analogue — comparaison grossière — à un nœud sur une ficelle ? Sont-ils « quelque chose » dont l'individualité nous échappe et dont la « probabilité de présence » est proportionnelle au carré de la *fonction Psi* représentant l'onde ? Dans ce cas, l'onde serait comparable aux contours d'une épidémie que l'on trace sur une carte : elle ne correspond à aucun transport matériel, mais les hommes meurent plus nombreux partout où elle passe.

De tels problèmes d' « images » n'ont guère de poids pour les savants actuels, depuis longtemps habitués à en disputer dans un langage qui n'est pas celui de tout le monde et où la représentation sensible est dénuée de force probante. De nouveaux outils mathématiques ont été forgés et ils creusent, comme des tarières automatiques, sous d'immenses montagnes dont nous ignorons les contours.

Quel est, dans ces conditions, notre « droit à penser » ? Que devient l' « intelligibilité du monde » ? La question peut se poser, après les fameuses déclarations de Heisenberg et son principe d'incertitude. Au classique *déterminisme* — orgueil du XIXe siècle — qui liait les phénomènes par des *lois,* exprimant des relations de cause à effet, la physique « infime » tend aujourd'hui à substituer la probabilité, la statistique. Faut-il admettre que les phénomènes corpusculaires sont entièrement « hasardeux » et que l'essence du monde est de ne se soutenir que par des *moyennes* ? Ou bien la *causalité* garde-t-elle ses droits dans la « structure fine » de l'univers, tout en restant inaccessible, en ce domaine, à nos investigations directes ?

Tel est l'aspect le plus urgent, pour les physiciens, du problème de la connaissance, que M. Etienne Gilson, dans l'ouvrage précité, a su élargir jusqu'à une ampleur réellement métaphysique. Ce qui est extraordinaire, nous dit M. Etienne Gilson avec beaucoup de sagacité, ce n'est pas que nous ayons tant de peine à comprendre le monde, *c'est que nous le comprenions* ; or nous n'avons d'accès « pratique » qu'aux phénomènes globaux, donc statistiques, comme le montre l'exemple fameux de la théorie cinétique des gaz. A l'échelle infime, rien n'empêche la contingence de reparaître, comme l'avait génialement aperçu Boutroux sur le terrain de la pure philosophie. Si nous poussons les choses à l'extrême, nous sommes conduits à penser que l'*indétermination foncière* est l'essence du monde, et il est prodigieux que l'*homo sapiens* parvienne à penser, à comprendre et ne meure pas d'impuissance et de désespoir dans un monde pareil !

Telle est la leçon de ces grands hommes — morale et intellectuelle à la fois — qui nous montre l'esprit, à force d'ascétisme et d'invention, repoussant les bornes mêmes de l'esprit. Lutte pathétique que nous masquent les tumultes du siècle, mais digne de faire l'admiration de nos successeurs.

AUX QUATRE

QUAND LE FEU JAILLIT DE MONTAGNES DE GLACE

Les solitudes glacées de l'Alaska sont parfois troublées par de terribles éruptions volcaniques, comme celle de la montagne Trident, qui vient, pendant plusieurs semaines, de vomir d'imposantes quantités de laves et de fumée. Heureusement, le fléau ne trouva aucune vie à détruire et ne fournit aux photographes que l'occasion de tirer quelques clichés.

L'ORGANISATION DÉFENSIVE DES BALKANS

Un effort important vient d'être accompli pour mettre sur pied la défense commune des pays balkaniques. La Grèce, la Yougoslavie et la Turquie ont signé à Ankara un traité d'amitié. Cette signature a été précédée de conversations militaires entre les trois pays. Il est à noter que ces conversations se sont déroulées avec l'approbation de l'O. T. A. N., bien que la Yougoslavie ne soit pas membre de l'alliance atlantique. Quoique non officiellement, le pacte d'Ankara place ainsi la coopération des Etats intéressés dans un cadre plus vaste.

STALINE AU PLUS MAL

Dans la nuit du 3 au 4 mars, une nouvelle lancée par Radio-Moscou jetait le plus profond émoi à la fois dans les démocraties populaires et dans les chancelleries étrangères : le maréchal Staline, frappé d'une hémorragie cérébrale, avait perdu, avec l'usage de sa jambe et de son bras droits, celui de la parole ; demeuré sans connaissance, il souffrait en outre de graves troubles cardiaques ou respiratoires. Depuis plusieurs années, des bruits avaient couru à diverses reprises sur d'hypothétiques maladies du chef de l'Etat russe, âgé aujourd'hui de soixante-treize ans. Dès 1927, on avait même prononcé le mot de cancer.

Plus récemment, il avait été question d'une opération cardiaque. Chacune de ses absences à des cérémonies officielles était passionnément commentée.

Mais aucune des informations répandues jusqu'à présent n'avait trouvé de confirmation.

Au contraire, la très grave maladie dont vient d'être atteint le maître de l'U. R. S. S., et qui marque vraisemblablement sa disparition totale de la scène politique, est de nature à influer profondément sur l'évolution non seulement de la politique intérieure de l'U. R. S. S., mais également de la situation internationale.

La succession du maréchal Staline et ses conséquences constituent la nouvelle énigme du Kremlin.

TROUBLES A TÉHÉRAN

Le conflit qui depuis plusieurs mois opposait le chah à son premier ministre, le docteur Mossadegh, a pris soudain un tour aigu. Le souverain avait brusquement annoncé sa décision de quitter l'Iran avec sa famille pour un long séjour à l'étranger. Cette décision avait été généralement interprétée comme une préface à l'abdication. Mais aussitôt le parlement invitait le chah à renoncer à son projet et des manifestations se produisaient. Le chah annonça qu'il ne partirait pas. Les manifestants attaquèrent alors la résidence du docteur Mossadegh, qui dut s'enfuir en pyjama et se réfugier dans l'enceinte du parlement. D'autres manifestations se produisirent où des éléments communistes prirent part, créant une situation confuse.

COINS DU MONDE... (SUITE)

NE ADRESSE A M. BOUTEMY

De nombreuses personnalités politiques de Seine-et-Marne, dans une adresse envoyée à M. André Boutemy, sénateur du département, protestent contre les attaques, les manœuvres et les ollusions qui se sont liguées contre lui » font savoir qu'elles lui maintiennent leur onfiance et leur sympathie. Les protestaires soulignent que le cas de M. Boutemy, qui, en maintes circonstances, a donné, ous l'occupation, des preuves de courage de patriotisme », a fait l'objet d'une écision de classement en juillet 1945, « à ne époque où la justice se caractérisait lus par sa sévérité que par son indulence ».

Ils estiment, d'autre part, « que les rocédés par lesquels les communistes ont npêché M. Boutemy de se défendre sont ncompatibles avec la démocratie » et que e telles mœurs parlementaires « aboussent à faire d'un parti révolutionnaire ranger l'arbitre de l'honneur national ».

Parmi les signataires de cette adresse gurent les deux collègues de M. Boutemy u Sénat, MM. Pajot et Bataille (indépenants), deux députés, MM. Marc Jaquet R. P. F.) et Lucien Begouin (R. G. R.), résident du conseil général, vingt-quatre onseillers généraux sur vingt-neuf et les naires des villes principales du départeent, Melun, Meaux, Fontainebleau, agny, Montereau, Provins, Coulommiers, Iemours, Chelles-Montigny, etc.

MORT DE VON RUNSTEDT

Le maréchal von Runstedt, qui vient de mourir à soixante-dix-sept ans, était un représentant type de l'ancienne caste militaire allemande. Il avait fait comme officier d'état-major la guerre de 1914-1918. En 1938, peu favorable au nazisme, il quitta l'armée, où il fut rappelé dès 1939. En 1940, à la tête d'un groupe d'armées, il perça le front franco-anglais, ce qui lui valut d'être nommé maréchal. Envoyé en Russie en 1941, il s'empara de Kiev et de Kharkov. Commandant sur le front ouest en 1944, il essaya de bloquer le débarquement allié, et c'est encore lui qui dirigea la contre-offensive dans les Ardennes. Prisonnier en Angleterre, il ne fut l'objet d'aucune poursuite.

L'ARGENTINE ET LE CHILI RESSERRENT LEURS LIENS

Les relations entre les Etats d'Amérique du Sud et les pays anglo-saxons se sont refroidies encore depuis le flirt engagé par l'ambassadeur de l'Argentine à Moscou avec s dirigeants du Kremlin et les nouveaux incients surgis aux îles Falkland. Le voyage du énéral Perón à Santiago-du-Chili revêtait de e fait un intérêt particulier. Le retour au poir du général Ibañez, dont les idées sont très roches du « justicialisme » péronien, plaçait 'ailleurs sous des auspices favorables cette encontre de deux chefs d'Etat. Toutefois, malré le chaleureux accueil qu'a reçu le président de l'Argentine (à g. sur notre cliché), la réserve observée par de larges fractions de l'opinion chilienne, et qui s'est fait jour aux élections générales chiliennes de dimanche dernier, a mis des limites à ces desseins. Seuls ont été signés des accords économiques qui permettront aux deux pays de se dégager de plus en plus des influences étrangères. C'est la signification essentielle de ce traité, auquel d'autres puissances sud-américaines sont susceptibles d'adhérer. Tel est du moins le vœu des signataires, dont l'ambition serait de fonder un « troisième bloc » sur ces assises économiques.

PROPOS DU SCEPTIQUE

En 1948, La Brige, patriote, avait souscrit 60.000 francs au dernier *(sic)* emprunt destiné à juguler définitivement (?) le monstre inflation. Les amis de La Brige n'avaient pas manqué de le féliciter, sans se croire toujours obligés de l'imiter. En 1953, le Trésor français, aidé d'un hasard bienveillant, décide de rembourser la dette qu'il a contractée à l'égard de La Brige. La banque de La Brige, en l'occurrence la Banque de France, avait souscrit pour lui sur sa simple signature, chose normale. Il pensait rentrer en possession de son bien par une voie aussi simple. C'était mal connaître la volonté tutélaire de l'Etat français. En effet, s'il est naturel que l'Etat fasse entrer sans formalités dans ses caisses les deniers des citoyens, il est bien naturel aussi qu'il ne les leur restitue qu'en main propre. C'est pourquoi La Brige ne fut pas surpris de se voir aviser que, pour cette fois, le reçu de la somme devait porter sa signature *authentifiée*, légalisée, comme dit singulièrement le texte original. La Brige signa. Il remit le reçu à sa banque. En vérité, qui peut paraître mieux désigné pour authentifier une signature que la banque qui paie des chèques sur simple vue de cette signature ? Hélas ! le Trésor public ne se contente pas d'une telle authentification. Soit, La Brige irait chez le commissaire de police de son quartier, où, assisté de deux témoins, il a précisément déposé sa signature pour qu'elle ne soit pas contestée en quelque occasion analogue. Hélas ! trois fois hélas ! le Trésor public n'a cure d'une telle précaution et refuse de donner la moindre valeur à l'avis du commissaire. Le Trésor public propose des solutions simples : que La Brige s'adresse à son agent de change, voilà une caution bourgeoise. La Brige n'a pas d'agent de change ? Qu'à cela ne tienne : qu'il s'adresse à son notaire et qu'il signe devant lui. Il importe peu à l'administration des finances que le notaire de la famille La Brige habite Castelsarrasin ! Mais il importe à La Brige, qui refuse de traverser la France pour 60.000 francs Il lui reste, il est vrai, une ressource : c'est d s'adresser au maire de son domicile. Qu'importe que La Brige habite un arrondissement des plus peuplés et que ce magistrat ignore complètement le sieur La Brige, qu'importe qu'il n'en puisse résulter qu'une attestation de complaisance : elle suffira au Trésor. Voilà pour La Brige la voie de lumière : il a dans ses cartons quelques vieux tampons rouillés, vestiges du temps héroïque où il était officier gestionnaire de l'ambulance mobile 497, il les appliquera à droite et à gauche, ornera le tout d'un paraphe gigantesque et, par ce moyen, il est bien sûr de rentrer dans son argent sans que nul vérifie jamais cachets ou paraphe.

LE XXV^e SALON DE LA MACHINE AGRICOLE

PRODUCTIVITÉ ? MAIS LE MARNAGE, LE DRAINAGE, LE REMEMBREMENT, LE DÉSHERBAGE PIÉTINENT

PAR RENÉ BRANELLEC

UN Congrès de choc ». M. René Blondelle, président de la Fédération des exploitants agricoles, a ainsi qualifié la récente réunion de cet organisme, qui représente, a-t-il dit, neuf cent mille syndiqués.

M. P. Achard s'est élevé contre « l'absence persistante d'une grande politique agricole ». M. Forget a rappelé les maux dont souffre notre agriculture : parcellement excessif, drainage et irrigation insuffisants, délaissement des engrais, délabrement de l'habitat rural, équipement en tracteurs deux fois et demi moindre qu'en Allemagne, nombre infime d'écoles professionnelles.

Voilà qui est honnêtement parler. Nulle exagération dans ces propos, qui définissent malheureusement avec exactitude la situation.

Cela ne suffit pas. Tous ceux qui sont informés, si peu que ce soit, des problèmes de la terre se mettent aisément d'accord sur la réalité du mal. Mais que l'on aborde la question des voies et moyens destinés à le combattre et cette belle unanimité s'évanouit. Tout aussitôt se font jour réticences et malentendus.

La petite paysannerie gronde.

L'OPINION ne comprend pas. Une bonne partie d'entre elle croit, d'après quelques cas heureux, à la prospérité de la paysannerie. Rien de plus faux. Si la majorité des grandes exploitations vit assez bien, 75 % des petites et moyennes exploitations sont sous la menace aiguë de la mort économique. Mais nul n'y prête attention sinon ceux qui connaissent concrètement la situation de l'agriculture. Celle-ci ne se plaint-elle pas toujours, qu'il pleuve, qu'il vente ou qu'il fasse soleil ? En sorte que les non-initiés ne font pas le départ entre les récriminations inspirées par la prudence et la pathétique, la dangereuse révolte sans écho de ceux qui se sentent condamnés.

A la suite d'une enquête qui m'avait mené dans les principales régions agricoles de France, j'ai eu l'occasion d'exposer leur cas, il y a deux ans. Il est dramatiquement simple. Il se résume dans cette formule : « Trop mal équipés pour s'enrichir, trop pauvres pour s'équiper. »

Un économiste et agronome éminent a, depuis, confirmé le chiffre que j'avais avancé : plus d'un million de petites et moyennes exploitations sont vouées à disparaître si le processus d'évolution reste ce qu'il est.

Cette prévision provoqua une levée de boucliers. On fit d'émouvantes déclarations en faveur de ces petits exploitants qui sont « la substance du pays, sa force morale, etc. ». On parla beaucoup à ce propos d'un certain secteur tertiaire formé par les artisans, petits propriétaires, petits commerçants, petits industriels, tous obscurs héros de la libre entreprise, qui, à l'inverse de ce qu'écrivent les méchants, se développe gaillardement au lieu de régresser.

On ne demande qu'à être convaincu. L'ennui vient lorsqu'on se penche sur ce secteur tertiaire. On le trouve, mais très anémié. Il perd ses couleurs, il languit. Les brillantes exceptions que l'on y remarque peuvent-elles faire illusion ? Ce sont elles qu'en bonne orthodoxie il faut voir. Elles seules. Et surtout ne pas parler des autres ! Ou n'en parler qu'à bon escient, quand cela peut être utile. A qui ?

Les résultats des dernières élections partielles qui ont eu lieu dans le Loiret, les Vosges, la Haute-Loire, Paris, le Lot, le Loir-et-Cher, la Loire et la Seine-Inférieure sont significatifs. « Les progrès les plus marqués (des communistes), constate M. Fauvet dans « le Monde » du 25 février, ont d'ailleurs été enregistrés dans les circonscriptions les plus rurales. »

Pourquoi ? Parce qu'il est absurde et un peu odieux de prétendre secourir les petits et moyens exploitants avec des mots. Le moment arrive fatalement où les remèdes du mode incantatoire n'intéressent plus personne. Ce qui importe à ceux qui se voient poussés à la ruine, ce sont des remèdes réels, des changements certains de méthodes, des faits.

Programmes et réalités.

EN agriculture officielle comme dans l'industrie la « productivité » est à l'ordre du jour. Or voici quelques réalités :

Le premier plan de modernisation et d'équipement avait reconnu la nécessité de recalcifier en douze ans 16.500.000 hectares dont la lente décalcification se traduisait par la dégradation des sols et une perte considérable de production. On devait, en conséquence, fournir à l'agriculture un tonnage de calcaires croissant, jusqu'à l'équivalent de 4 millions de tonnes en 1950, contre un million avant guerre. Après 1951 et jusqu'en 1960 était prévue la restitution annuelle au sol de 8.250.000 tonnes de chaux.

Comment a été réalisé ce programme ? Pour 1950-1951 les estimations les plus optimistes sont d'un million de tonnes (en comprenant 320.000 tonnes de chaux fournies par des engrais chimiques). En 1952 la situation est restée la même.

Il y a 3 millions d'hectares de terres cultivables à drainer en France. Le plan Monnet avait prévu le drainage de 600.000 hectares en dix ans. Selon le compte rendu de la Commission nationale d'investissements, le rythme des réalisations est inférieur à 2.000 hectares par an.

Les services du ministère de l'Agriculture estiment que le désherbage généralisé des céréales entraînerait un supplément de récoltes de 15 à 20 millions de quintaux par an. Mais le fait est qu'au-dessous du 45^e^ parallèle on ignore résolument le désherbage.

La consommation des engrais est considérée comme le témoin le plus probant du progrès des techniques et des rendements agricoles. Les statistiques de l'Association nationale de propagande en faveur des engrais et amendements (A. N. P. E. A.) établissent que l'agriculture française a utilisé 1.130.000 tonnes en 1951, contre 870.000 en 1938-1939. Mais si l'on regarde les choses de près on constate que les départements se classent en trois zones. Dans la première, qui comprend les quinze départements du Nord et du Bassin parisien, la consommation moyenne d'engrais est de 60 kilos par hectare cultivé. La deuxième zone englobe les dix-huit départements de l'Ouest et ceux de la bande littorale méditerranéenne. On y emploie 30 kilos d'engrais par hectare cultivé. Dans les cinquante-deux départements restants, la consommation d'engrais par hectare cultivé n'excède pas en moyenne 15 kilos (408 aux Pays-Bas, 285 en Belgique, 118 en Angleterre).

La progression étant très sensible dans la première zone, alors que la tendance à la régression est nette dans la troisième, le fossé entre la productivité et l'évolution technique du Bassin parisien et du Nord et celles des autres régions de France se creuse d'année en année.

Le remembrement ? Il poursuit certes son bonhomme de chemin (en dehors des régions sacrées de la viticulture et des exploitations fruitières), mais il n'arrive même pas à égaler le démembrement qui résulte du jeu des héritages et des ventes.

Les irrigations s'opèrent à une cadence trop lente pour apporter une aide sérieuse aux jeunes agriculteurs impatients de travailler et qui ne disposent ni de terres suffisantes ni de moyens financiers.

Le Crédit agricole est une dame respectable qui a rendu bien des services, mais qui prête plus volontiers aux riches : il lui faut, comme il

On tend de plus en plus à l'adaptation parfa

Les motoculteurs au travail préparent le terrain pou

VOIT SE CONFIRMER LE SUCCÈS CROISSANT DES MATÉRIELS LÉGERS

de l'outillage au tracteur et au travail à effectuer.

est normal, des garanties de remboursement. Cela n'empêche pas que le montant actuel des découverts agricoles y atteigne 50 milliards de francs, du fait de la médiocre récolte betteravière, de la mévente des vins, de la fièvre aphteuse, de la prestidigitation gouvernementale sur les oléagineux, etc.

Périsse l'agriculture pourvu que soient saufs les principes !

IL est très clair que le désherbage, la lutte contre les parasites, le marnage, le drainage, les engrais, la mécanisation et la motorisation, le remembrement, pour être d'une rentabilité indiscutable et d'ailleurs indiscutée, sont des opérations coûteuses. Certes, l'esprit de routine joue son rôle dans le piétinement lamentable que l'on observe dans tous ces secteurs, mais la vraie responsabilité n'est pas là. Elle réside dans le fait que l'on ne se résigne pas à comprendre, en haut lieu, la différence fondamentale qui sépare la production agricole actuelle, telle qu'on est obligé de la concevoir en raison de la concurrence internationale, de la production agricole d'il y a cinquante ans. On ne veut pas admettre que la motorisation, par exemple, qui est un impératif national, ne se développera qu'à la condition d'être accessible et rentable pour les paysans. Elle ne l'est, à l'échelon des petites et moyennes entreprises, que par le biais des coopératives d'utilisation en commun et de détaxes substantielles des carburants. La lutte contre les parasites des cultures est efficace non sur le plan de l'exploitation individuelle (à quoi sert de traiter un champ de pommes de terre ou un verger si le champ ou le verger voisin reste une pépinière de parasites ?), mais dans un cadre régional.

Le marnage et le drainage eux-mêmes, pour être possibles financièrement, exigent un plan d'ensemble, qui ne s'accommodera jamais de décisions volontaires.

C'est pourtant sur le principe de la libre décision individuelle que l'on prétend fonder le relèvement de notre agriculture. On voit ce qu'il a donné comme résultats. Il faudrait avoir le courage d'en tirer les conséquences. Américains et Anglais, champions de la libre entreprise, n'hésitent pas à le faire. Les Français, eux, préfèrent s'emprisonner dans les principes.

Une expansion raisonnée, mais problématique.

REVELANT au cours de sa dernière conférence de presse que les importations de produits alimentaires avaient dépassé, en 1951, les exportations de 42 milliards, M. Camille Laurens a parlé de la nécessité d'une « expansion raisonnée » de la production agricole. Il a parlé de « réalisations sur le point d'être effectuées ! » et principalement de l'organisation des marchés agricoles. C'est à coup sûr un point important. Le malthusianisme agricole est favorisé par l'incertitude du producteur touchant la vente de ses produits. Mais ignorera-t-on longtemps encore que la production française est trop chère et qu'on ne peut abaisser les prix de revient qu'au prix des améliorations foncières de base, dont on sait en toute certitude qu'elles accroissent les rendements de 6 à 10 quintaux à l'hectare ? Or de celles-ci le ministre n'a pas dit un mot. Il est question des villages-témoins, de l'enseignement agricole. Ils porteront leurs fruits dans vingt ans. Mais d'ici là ? D'ici là il faut d'urgence désherber, remembrer, drainer, irriguer, marner, utiliser les engrais, mécaniser et motoriser. Les agriculteurs savent bien que la clé de leurs problèmes est là. Ils seraient disposés à financer ces travaux si les formalités d'emprunt n'étaient absurdement compliquées. Quelques audacieux ont proposé d'utiliser le système des prêts « à la récolte », facilement réalisables depuis l'institution de l'Office du blé. Mais c'est sans doute trop simple.

La Fédération des exploitants agricoles a posé la question de savoir si « nos institutions actuelles permettent de réaliser la politique de sauvetage national projetée ». Elle a dénoncé l'incompatibilité entre les fonctions de ministre et celles de député, elle a demandé le renforcement du Conseil de la République et la réforme du ministère de l'Agriculture.

Est-elle disposée à soutenir les moyens d'une grande politique agricole, à sacrifier certaines positions de principe devenues négatives ?

Dans la mesure où des solutions véritables seront adoptées et non pas des leurres, la situation économique et politique pourra être redressée dans les campagnes. Dans le cas contraire, ce sont celles-ci qui, par désespoir plus que par foi, accentueront le glissement vers le communisme, dont les prodromes sont déjà manifestes.

APERÇUS SUR LE SALON

... les récoltes futures, faites à la motofaucheuse.

PARIS tend à prendre la tête des grandes manifestations internationales consacrées au machinisme agricole. Bruxelles, Cologne, Vérone et même Londres, avec ses fameux « Smith Field Show » d'hiver et « Royal Show » d'été, sont dépassés ou égalés.

Le Salon qui s'ouvre le 10 mars, le vingt-cinquième à Paris, a bénéficié de soins particuliers. On a voulu faire de cet anniversaire une date marquante. M. Barthélemy, président des constructeurs français de machines agricoles, et M. Raymond P. Govin, directeur de l'Union des exposants, ont eu le souci du confort et de l'agrément des deux cent mille visiteurs attendus. Un heureux classement des matériels exposés, un fléchage et des plans géants, des électro-cars desservant gratuitement l'exposition, de charmantes hôtesses, des interprètes spécialistes de l'agriculture, des salles de repos, de correspondance, un cinéma, une agence théâtrale, un vestiaire-consigne, une agence bancaire transforment les 60.000 mètres carrés du XXV[e] Salon en une ville parfaitement organisée, vivante et gaie dans son flamboiement d'oriflammes. Des lignes spéciales d'autobus, dont l'une relie la porte de Versailles aux « Arts ménagers », assurent le contact permanent et rapide avec le centre de Paris et une évacuation facile le soir. En bref, un mécanisme remarquable et qui, à la faveur de l'expérience acquise, doit fonctionner sans à-coups pour la plus grande satisfaction de nos hôtes. De ce côté donc, succès quasi certain.

Une large confrontation de matériels français et étrangers.

UNE manifestation semblable ne se juge pas seulement à la valeur de son organisation. Son but premier est de donner aux acheteurs éventuels la possibilité d'un choix très large s'exerçant sur des machines aux qualités déjà confirmées ou sur des matériels nouveaux, de provenance française ou étrangère. Les mille exposants de Paris, dont deux cent vingt-cinq représentent les douze pays leaders en matière de machinisme agricole, permettent une confrontation peut-être unique au monde. La superficie du Salon a dû être augmentée de 10 % par rapport à l'an dernier.

Quant au chiffre des ventes qui seront conclues, cela, comme disait Kipling, est une autre histoire. Les trésoreries paysannes sont aujourd'hui en médiocre état. Elles déterminent parmi les exploitants de l'humeur à l'encontre des citadins en général, accusés d'une incompréhension persistante des problèmes terriens. Les industriels, en particulier, sont soupçonnés d'être les vrais profiteurs de l'agriculture. De tels malentendus, vieux comme le monde, s'attisent dans les « périodes bilieuses » à l'image de la nôtre. On se renvoie à la face avec aigreur de piètres arguments, on parle des privilèges paysans en matière d'impôts, des hauts salaires de la ville, des super-bénéfices de l'industrie, on suppute l'or enfoui ici ou là... De ces disputes n'a jamais jailli beaucoup de lumière. Celle-ci

moissonnage : d'un côté le groupage des sacs, de l'autre la paille pressée.

Andaineuse portée à l'avant d'un tracteur.

Le corn-picker à deux rangs pour récolte de maïs.

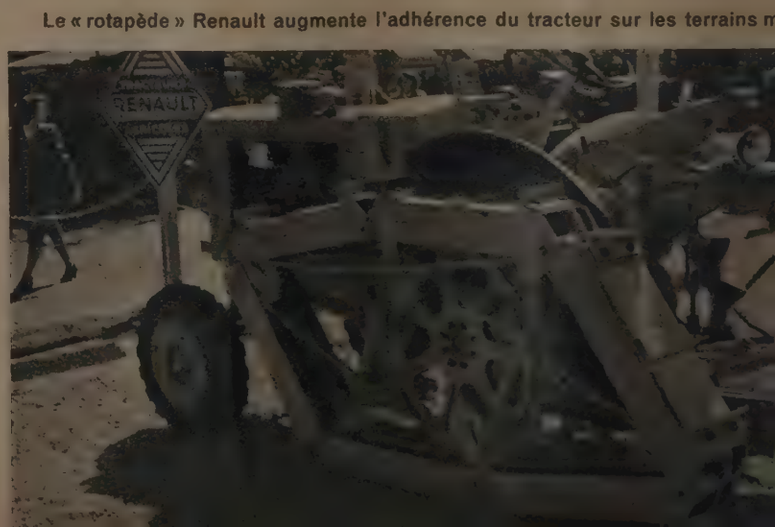
Pulvérisateur-atomiseur du type vigneron.

Une arracheuse de lin de construction belge.

Cette machine épand rapidement le fumier.

rouleau de cette moissonneuse-batteuse chasse le végétal vers le tablier.

Le « rotapède » Renault augmente l'adhérence du tracteur sur les terrains m



apparaît dans les discussions moins passionnées où chaque partenaire fait l'effort de sympathie nécessaire pour comprendre les difficultés de « l'autre ». Elles existent, avec évidence, des deux côtés. La recherche d'un bouc émissaire n'apporte que des satisfactions platoniques. Les solutions constructives exigent d'abord la conscience que citadins et ruraux sont embarqués sur la même nef et que la ruine des uns entraîne celle des autres, immanquablement.

L'industrie s'intéresse davantage aux petites et moyennes exploitations.

LES tendances de ce Salon sont caractéristiques. Les constructeurs français et étrangers s'intéressent de plus en plus aux petites et moyennes exploitations.

Sur une production totale française de 25.500 tracteurs en 1952 (contre 16.220 en 1951), on a compté 16.500 petits tracteurs contre 8.800 en 1951 et 4.750 motoculteurs contre 3.950 en 1951. Parallèlement, le chiffre d'affaires était passé de 16 milliards de francs à 25 milliards.

Les tracteurs à carburants lourds, qui représentaient 27 % de la production en 1950, ne cessent d'améliorer leur position (35 % en 1951 et 42 % en 1952).

La proportion des matériels français vendus sur le marché métropolitain s'est nettement améliorée, passant de 57,5 % en 1951 à 70 % en 1952. Les sondages effectués dans la clientèle ont montré que les acheteurs de tracteurs français sont dans l'ensemble plus satisfaits que les acheteurs de tracteurs étrangers.

Aux quatre grands constructeurs qui assurent 80 % de la production française : Renault, Massey-Harris, Société française de Vierzon et Cima, pourrait s'ajouter un cinquième, Ferguson, qui négocie actuellement l'installation d'une usine en France. M. Barthélemy estime en tout cas qu'avant la fin de l'année le parc des tracteurs dépassera 200.000 unités, contre 155.000 au 1er janvier 1952.

Dans le secteur des machines, le tonnage total de la production a diminué de 11 % en 1952 par rapport à l'année précédente. La comparaison entre les prévisions de ventes pour le premier trimestre 1953 et les ventes réalisées au premier trimestre 1952 — base 100 — fait apparaître un indice d'activité de 81. Situation d'autant moins justifiable que les machines françaises ont une classe internationale indiscutée et que les besoins restent grands.

Le chiffre d'affaires total de l'industrie et du commerce du machinisme agricole s'est élevé cependant à 85 milliards en 1952. Déduction faite des exportations de tracteurs et de machines, qui se sont montées à 10 milliards, le marché métropolitain a absorbé une valeur de 75 milliards de francs de matériels.

Les nouveautés du Salon.

LE jury d'examen des machines présentées au XXVe Salon a retenu huit nouveautés particulièrement intéressantes. Il s'agit surtout d'appareils destinés à faciliter les travaux de récolte et de manutention.

— L'éclateur de fourrage semi-porté Meyer, en crevassant et écrasant les tiges, diminue le temps de séchage de 30 à 50 %, réduit les manutentions et augmente la valeur alimentaire du fourrage. Déjà utilisé aux Etats-Unis, il est présenté pour la première fois en France.

— Grâce à une griffe pénétrante mue par un vérin, le chargeur de fumier semi-porté Hydrostar permet à un homme non spécialisé d'assurer sans effort un débit de 15 tonnes à l'heure.

— Les Etablissements Bonnel ont mis au point, pour les remorques, un avant-train qui augmente l'adhérence et la stabilité du tracteur. Ce résultat a été obtenu par un placement étudié du point pivot, lequel permet de faire varier la charge supportée par l'arrière du tracteur.

— Les Etablissements Dhotel-Montarlot ont réalisé une moissonneuse-batteuse automotrice à trois éléments dissociables : 1° un groupe coupe-élévateur ; 2° un groupe propulseur ; 3° une batteuse. L'amortissement des machines traditionnelles était en effet difficile dans bien des cas. D'où la recherche d'une polyvalence augmentant les possibilités d'emploi. La batteuse, par exemple, peut ici être remplacée par une presse. En adjoignant à la coupe un ramasseur d'andains, on obtient une ramasseuse-presse automotrice.

— La manutention automatique des grains comporte des risques de bourrage. La machine

La motorisation est désormais possible en haute montagne, comme en témoigne cette motofaucheuse.

Moissonneuse-batteuse pourvue d'un récupérateur de balles.

Cette machine forme automatiquement les balles de paille.

Voilà la façon moderne d'engranger le fourrage.

Un motoculteur de 8 CV et à deux roues.

Arracheuse de pommes de terre à turbine horizontale

présentée par les Etablissements Lehucher possède un clapet placé à l'entrée du conduit qui dirige le grain vers la tuyauterie de refoulement. Ce clapet se ferme automatiquement en cas de bourrage, ralentit ou arrête la descente du grain et, dès que la détente se produit, le circuit reprend normalement.

— La Compagnie des brevets Pullman expose une faucheuse pick-up broyeuse-chargeuse. Deux disques tournant en sens convergents projettent l'herbe, partiellement hachée, dans un conduit où elle est aspirée par un Silorator qui la traite avant de la déverser. Tout appareillage spécial d'élévation derrière la coupe est supprimé. Dans la récolte des fourrages verts, fauchage, ramassage, lacération et chargement sont effectués en une seule opération. Le rendement horaire serait d'environ un hectare. Cette machine a d'autres utilisations : lacération des pailles après moissonnage-battage, entretien des prairies, broyage des collets de betteraves, etc.

— Jusqu'à présent les presses à haute densité, fonctionnant avec un piston horizontal, nécessitaient l'action simultanée de trois organes : l'ameneur, le tasseur, le piston. La presse mise au point et construite par les Etablissements Rousseau ne met en jeu simultanément que deux organes : l'ameneur et le piston. Celui-ci travaille à la façon d'un pendule, donc avec le minimum de puissance. La matière, décollée par les dents du pick-up, est introduite directement dans le canal de la presse par l'ameneur. Le produit est plié et maintenu dans toute sa longueur. Le démariage des ballots est assuré par un dispositif spécial qui balaie le canal au moment du liage. La machine peut travailler en liaison avec une batteuse. Le débit horaire est de 10 à 12 tonnes.

— Enfin, la Société d'applications de machines motrices (S. A. M. M.) a réalisé une pompe de relevage de charrue, à débit variable, d'une grande souplesse de fonctionnement. Les pompes ordinaires ont un cylindre fixe, ce qui, en raison de la nature du travail, provoque des risques d'ovalisation. Avec la pompe oscillante de la S. A. M. M. le travail de l'excentrique s'exerce toujours dans l'axe du cylindre et du piston.

M. Delasnerie, commissaire général du Salon, souligne à juste titre l'effort des constructeurs en vue de faciliter la mécanisation dans les petites et moyennes exploitations et les recherches entreprises pour accroître les utilisations des tracteurs, envisagés comme « centrales mobiles d'énergie ». Le tracteur peut désormais tirer, porter ses outils et commander le mouvement d'autres machines. L'adhérence totale du tracteur est obtenue par l'emploi de quatre roues motrices d'égal diamètre et une répartition judicieuse du poids.

On voit se répandre, d'autre part, les prises de force indépendantes, les « première vitesse ralentie » et se multiplier les possibilités d'utilisation en marche arrière. Les outils portés de montage simple, combinés avec le relevage et le contrôle hydraulique, confirment leur succès. On ne sépare plus la notion de cellule motrice de celle de l'outillage adapté.

En dehors des tracteurs, des progrès sensibles ont été faits dans le secteur des machines de récolte, où la construction française occupe désormais un rang plus qu'honorable.

De plus en plus apparaît la nécessité d'une double adaptation : celle des matériels aux besoins est évidemment la première, mais celle de la culture aux machines, pour paradoxale qu'elle puisse sembler, ne s'impose pas moins. Toutes deux donneront leur pleine efficacité à la mécanisation et à la motorisation de l'agriculture française, dont l'évolution reste lente.

Comment on nettoie les murs de la vermine : au lance-flammes !

Camion épandeur d'amendements calcaires muni d'une pelle chargeuse.

Un atomiseur pour la lutte contre les ennemi des cultures.

EN MARGE DU SALON DES ARTS MÉNAGERS

LE FROID

TERREUR MILLÉNAIRE DE L'HUMANITÉ, SYMBOLISE AUJOURD'HUI L'AISANCE ET LE CONFORT

ET S'IMPOSE COMME UN ACTIF AGENT THÉRAPEUTIQUE

PAR EDMOND NESSLER

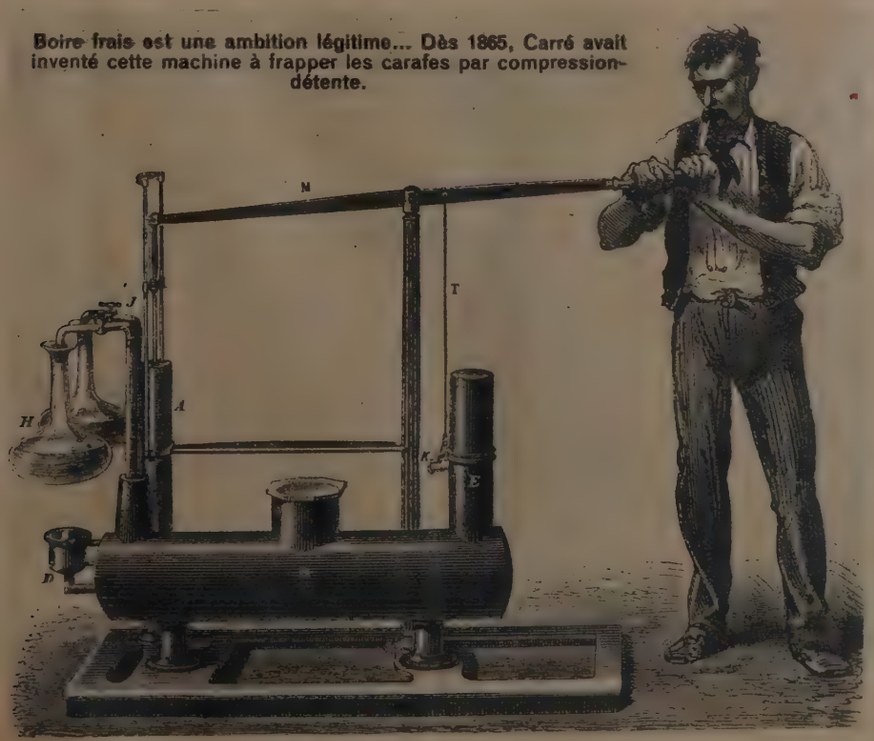
★ **LE FROID DE L'HIVER, LE FROID DU GRAND NORD, LE FROID DE LA MORT, LE FROID DES MONTAGNES, QUE DE RAISONS LES HOMMES AVAIENT DE LE REDOUTER!**

Pendant des millénaires il inspirera la terreur aux adorateurs du Soleil, et les dieux punissaient cruellement Prométhée, le voleur du feu...

POURTANT, dès la plus haute antiquité, on savait non seulement apprécier la fraîcheur d'une boisson, mais celle d'une caverne ou d'une cave bien orientée, d'un abri ombragé qui permettait de ralentir la corruption des viandes et des poissons, de conserver plus longtemps les légumes et les fruits.

Tardivement, depuis un siècle à peine, le froid est devenu un puissant facteur de progrès. Il a contribué à modifier les grands courants économiques en intervenant sur les marchés agricoles, et son influence s'exerce aussi bien dans les échanges commerciaux que sur l'évolution des moyens de transport.

Son rôle s'étend, à une allure impressionnante, à la chirurgie, à la médecine, aux thérapeutiques dentaires. Et aujourd'hui le réfrigérateur domestique n'est-il pas le symbole de l'aisance et du confort ?



Boire frais est une ambition légitime... Dès 1865, Carré avait inventé cette machine à frapper les carafes par compression-détente.

LOUIS XIV FUT UN DES PREMIERS AMATEURS DU FROID CONSIDÉRÉ COMME ART D'AGRÉMENT

DÉCOUPER des blocs de glace en montagne, les transporter dans de profondes cavités souterraines à l'abri de la température ambiante est sans doute le premier acte technique de la future industrie du froid. Et le second est la découverte empirique de l'amphore en terre poreuse, qui refroidit les liquides par évaporation. L'un et l'autre visaient à l'agrément.

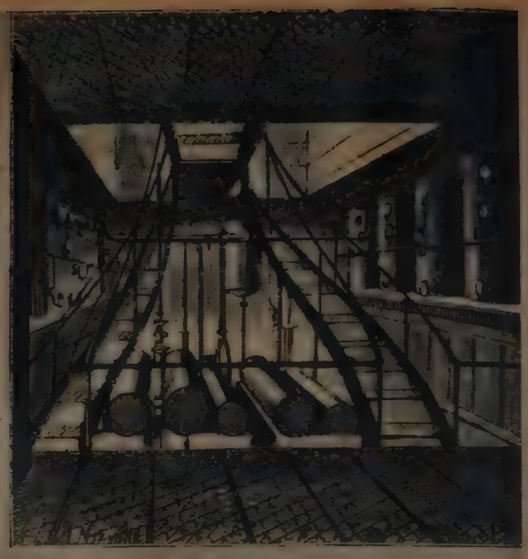
Boire frais sous la canicule est en effet une ambition légitime. Elle ne provoquera pas cependant d'inventions notables avant la seconde moitié du XVII[e] siècle, où l'on signale une pratique, courante en Italie, qui consiste à fabriquer des sorbets en plaçant un récipient empli d'une crème sucrée dans de l'eau additionnée de salpêtre. Louis XIV goûtera avec plaisir cette friandise à la mode, importée en France par le Florentin Procopio Cultelli, fondateur d'un établissement célèbre, le café Procope.

LE CHANGEMENT D'ÉTAT PHYSIQUE ABSORBE DE LA CHALEUR, DONC PRODUIT DU FROID

SERREZ un morceau de glace dans la main, il fondra en vous refroidissant la paume. Versez-vous une goutte d'éther sur la peau, elle s'évaporera en vous laissant une impression de froid. Ce sont des observations de ce genre qui font comprendre la théorie des mélanges réfrigérants : lorsqu'un corps change d'état physique, quand il passe de l'état solide à l'état liquide, comme dans l'exemple de la glace, de l'état liquide à l'état gazeux, comme dans celui de l'éther, il emprunte alentour de

La cale a viande.

Costume de surveillant de la cale.



Les machines a froid.

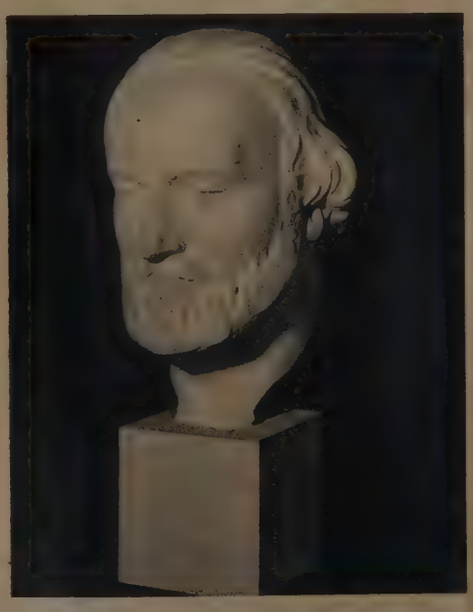
« L'Illustration » du 2 septembre 1876 présentait ces documents du vapeur « le Frigorifique », qui prouva, malgré les scepticismes et les coalitions d'intérêts, la réalité du rêve de Tellier.

la chaleur. Dans les deux cas, la peau est refroidie parce qu'elle a cédé des calories.

Un sel convenablement choisi jeté dans de l'eau se dissoudra, c'est-à-dire que de solide il deviendra liquide en prenant à l'eau de la chaleur. Il suffit d'accélérer l'opération en agitant le mélange pour éviter le réchauffement et obtenir des températures très basses. C'est sur ce principe qu'étaient conçues les sorbetières à manivelle, où un récipient tournant baignait dans une vulgaire saumure.

L'AIR COMPRIMÉ ET BRUSQUEMENT DÉTENDU PRODUIT AUSSI DU FROID

Presque à la même époque, on constatait un phénomène physique qui présente d'ailleurs avec les précédents une certaine analogie. L'air d'abord comprimé, puis brusquement détendu ne change sans doute pas d'état au sens propre du terme, mais plutôt de situation. Lui aussi, au cours de cette opération, enlèvera aux corps qui l'environnent une grande quantité de chaleur, fera du froid.



Charles Tellier mérita d'être surnommé « le Père du froid ».

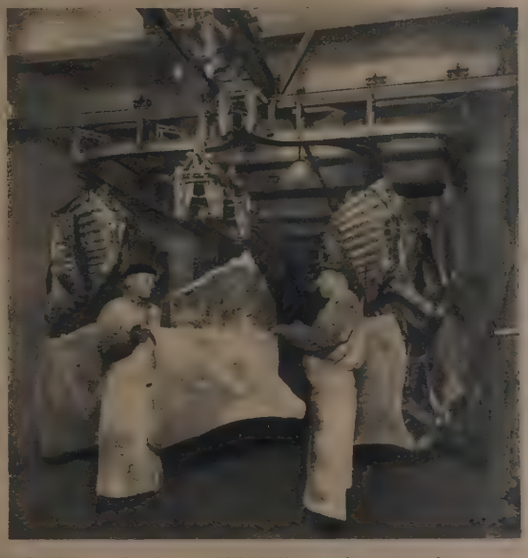
Ces expériences déjà anciennes, auxquelles les Anglais Cullen, Leslie et Faraday, l'Italien Toselli, l'Allemand Windhausen, l'Américain Gorrie, le Français Ferdinand Carré, peut-être aussi quelque Popof encore ignoré, ont attaché leur nom, sont à l'origine des deux procédés toujours en usage : l'absorption par liquéfaction, volatilisation et récupération de certains produits, notamment l'ammoniaque, et, plus récemment, le fréon (dichlodifluorométhane), découvert en 1938, et la compression-détente.

CHARLES TELLIER, CRÉATEUR DU « FRIGO » MODERNE, A CONNU LA PRISON POUR DETTES

La fabrication de la glace artificielle a été une des grandes attractions de l'Exposition universelle de Londres en 1862. Des glacières à l'échelle industrielle s'installent partout et frappent tellement l'imagination que l'une d'elles a donné son nom à un quartier de Paris, dans le XIIIe arrondissement.

Mais c'est à Charles Tellier que revient incontestablement le mérite d'avoir entrevu les

n moins d'un siècle, le froid est devenu une grande industrie utilisant un matériel de haute erfection technique. Ici, un groupe de condenseurs multitubulaires à la gare frigorifique de Paris-Vaugirard (C. E. G. F.).



gauche, un tunnel de congélation au Kremlin-Bicêtre ; à droite, l'habillage des viandes ous toile de coton (stockinette) à la sortie du tunnel de congélation de Paris-Ivry (C. E. G. F.).

★

L'ÉCOLE SUPÉRIEURE DU FROID INDUSTRIEL

COMME dans toutes les techniques nouvelles, le développement de l'industrie a pour corollaire la création d'un enseignement spécialisé.

Sous l'égide de l'Institut français du froid, l'École supérieure du froid industriel fonctionne au Conservatoire des arts et métiers. C'est un établissement de haute formation théorique et pratique. Les cours y ont lieu le soir après 19 heures.

Y sont admis, soit les titulaires d'un diplôme d'ingénieur reconnu par l'État, soit les candidats qui satisfont à un examen du niveau de la licence ès sciences, comportant une épreuve de physique générale et une épreuve de mathématiques générales.

L'année scolaire est divisée en deux parties. D'octobre à juillet, une session de cours proprement dits, sanctionnés par un examen oral. Le 1er juillet, chaque élève se voit proposer un sujet de projet qu'il doit rendre pour le 30 septembre.

Les candidats qui ont obtenu une moyenne générale de 14 reçoivent soit le diplôme d'ingénieur frigoriste s'ils sont déjà ingénieurs, soit le diplôme supérieur du froid s'ils ne le sont pas.

Les débouchés offerts aux diplômés sont nombreux dans l'industrie privée et dans certains corps de l'État, en particulier dans le Génie rural.

LA FRANCE AU PREMIER RANG

LA France dispose actuellement, avec l'Italie, des plus importants équipements frigorifiques d'Europe. L'ensemble de ses installations, dont la reconstruction et la rénovation avaient été prévues par le plan Monnet, dépasse 200.000 mètres cubes, répartis en établissements de réfrigération (+4°), de congélation (de 0° à —10°) et de surcongélation (au-dessous de —10°).

S'il est juste d'admettre qu'elle n'a pas tiré jusqu'à présent tout le parti que lui offrait cette situation privilégiée, l'avenir se présente sous un jour beaucoup plus favorable. Il suffit d'évoquer les besoins futurs de l'armée européenne, les perspectives ouvertes par le « pool vert » pour apprécier l'importance de l'avance que la France a prise en ce domaine.

Mais c'est surtout dans l'Union française que les applications du froid sont pratiquement illimitées. Non seulement des entrepôts frigorifiques, comme celui de Dakar, modifient les données du commerce, mais les possibilités de climatisation d'ateliers, d'usines, de bureaux d'études changent les conditions de travail et exerceront leur influence sur le rendement de la main-d'œuvre, la législation sociale et les mœurs. Une révolution se prépare en Afrique et en Asie, où les rigueurs d'un climat débilitant peuvent désormais être neutralisées.

immenses possibilités qu'offrait la nouvelle technique. Jusqu'alors on s'était contenté de fabriquer de la glace à rafraîchir les boissons ou les sorbets. Tellier comprit l'importance des applications de la congélation à la conservation des denrées et à leur transport. Sa vie est celle de la plupart des précurseurs. Il s'épuise à défendre son invention, connaît la prison pour dettes, triomphe enfin sans s'enrichir et meurt pauvre.

En 1868 Charles Tellier apporte d'intéressants perfectionnements aux machines à fabriquer la glace par compression, mais ses recherches dans l'ordre scientifique ne le laissent pas indifférent aux préoccupations sociales. L'Europe est sous-alimentée. La viande, en particulier, y est rare et chère, hors de portée en tout cas des bourses modestes. Outre-Atlantique, au contraire, dans les pays neufs de l'Amérique du Sud, en Argentine notamment, elle abonde. Il s'agit d'aménager des navires capables d'en assurer la conservation pendant une longue et difficile traversée.

Il installe d'abord un appareil d'un modèle réduit à bord d'un bateau anglais, le *City of Rio de Janeiro*. Pendant vingt-trois jours la viande embarquée se maintient dans un état de fraîcheur irréprochable. Hélas ! un accident de machine interrompt l'expérience et la cargaison est larguée par-dessus bord.

Au point de vue technique l'échec n'est qu'apparent, mais l'affaire tourne au désastre sur le plan financier. Traqué par ses créanciers, Tellier est interné pendant huit mois à Sainte-Pélagie. Il en fallait davantage pour l'abattre.

Dès son élargissement, il reprend la lutte, parvient à réunir d'importants concours et achète à Glasgow un petit cargo à hélice, *l'Eboé*, qu'il baptise *le Frigorifique*. Cette fois encore, il se lance à corps perdu dans sa tentative. Pendant l'été 1876 le navire subit une transformation complète ; les cales sont dotées d'un revêtement calorifuge, deux machines Tellier installées à l'avant et à l'arrière. Le 20 septembre il quitte Rouen avec dix bœufs en quartiers, douze carcasses de mouton, deux veaux, un porc et cinquante volailles. La navigation est pénible, le passage de la ligne s'effectue par un temps exceptionnellement chaud. Pourtant, cent cinq jours plus tard, *le Frigorifique* débarque à La Plata une viande parfaitement comestible. Il reste à affronter la contre-épreuve. Le bateau traverse de nouveau l'Atlantique à sa vitesse modeste, fait escale à Dakar et touche enfin son port d'attache. La cargaison est en excellent état, sauf deux quartiers avariés par suite de la négligence d'un commis.

La critique, qui n'attendait qu'une occasion pour se manifester, explose. Trop d'intérêts se sentaient menacés. Le dénigrement affecte un caractère systématique et jette sur le « frigo » un déeri qui subsistera longtemps encore.

Faux calcul d'ailleurs. Les Anglais et les Américains ne s'y laissent pas prendre, construisent, selon les principes de Tellier, d'importantes flottes frigorifiques et accroissent dans des proportions considérables leurs importations de viande. Les inquiétudes des éleveurs nationaux se sont révélées illusoires en raison de la progression continue de la consommation. En Grande-Bretagne, la moyenne annuelle, qui était de 67 livres en 1888, s'élevait à 81 livres en 1908 et atteignait 131 livres en 1938.

L'expérience, d'abord appliquée à la viande, s'est, en outre, rapidement étendue aux produits de la ferme et, surtout, à la production fruitière. De nombreux navires uniquement destinés au transport des régimes de bananes sillonnent aujourd'hui les mers et témoignent de l'importance d'une industrie qui abolit les distances et les saisons.

Le froid intervient désormais dans la fabrication des fromages de qualité destinés à l'exportation : une cuve d'emprésurage pour la fabrication du cantal.

Le dentiste opère sans douleur grâce à l'hibernator, dont on voit ci-dessus le mécanisme.

RALENTIR LES ÉCHANGES BIOCHIMIQUES

Si l'on voulait résumer d'une formule l'action du froid, on pourrait dire qu'il provoque un ralentissement des échanges biochimiques dont la matière animale ou végétale est le théâtre. En forçant l'image à la limite de l'inexactitude, on se risquerait à ajouter qu'il endort les microbes et aussi qu'il engourdit les ferments.

Car c'est bien l'idée de sommeil que le froid propose dans la nature, depuis la marmotte, chez laquelle les fonctions vitales sont presque arrêtées pendant l'hibernation, jusqu'au poisson des rivières sibériennes, prisonnier de la glace et que seule la débâcle printanière libère de la congélation.

L'hibernation vient de faire accomplir à la chirurgie cardiaque et au traitement de l'hypertension d'immenses, de miraculeux progrès.

Les journées de l'hibernation artificielle, qui se sont tenues à l'hôpital parisien de Vaugirard, ont permis de dresser l'inventaire des résultats déjà obtenus. Les techniques récentes, que notre collaborateur Claude Yelnick a exposées au début de ce numéro, reposent toutes, on le sait, sur le même principe : diminuer les besoins des tissus en oxygène en ralentissant le rythme de la vie.

GUÉRIR EN DORMANT

Nous l'avons en dormant, madame, échappé belle, dit le poète, que peut rejoindre aujourd'hui l'hypertendu, cet infirme longtemps sans espoir. Peut-on le guérir ? Les Russes prétendent avoir mis au point une méthode qui a donné des résultats probants. En France, on se contente d'admettre que cette thérapeutique apporte au malade un soulagement au moins temporaire. C'est la cure de sommeil à basse température. L'objet de cette cure est d'isoler les centres cérébraux pour limiter l'influence des émotions sur la pression artérielle. Et, en effet, qui échappe davantage aux émotions que le dormeur quand on lui procure un sommeil prolongé et paisible ?

Voici le patient étendu sur son lit. La chambre est insonore, le plancher, couvert d'un épais tapis caoutchouté. Autour de lui, médecins et infirmières parlent à voix basse.

Nous sommes dans le palais de la Belle au bois dormant, mais les fées sont ici une lumière bleue clignotante, le bruit monotone d'un métronome, une température de plus en plus basse.

Encore le froid ! Pourquoi le froid ? Parce qu'il évite l'abus des somnifères toxiques en amplifiant considérablement l'effet des drogues. A 32 degrés un comprimé de nembutal provoque vingt-quatre heures de sommeil au lieu de huit et une piqûre de morphine, une longue euphorie.

Grâce à lui le malade dort d'un sommeil presque naturel. Bientôt, au cours de ses courtes périodes de veille pendant lesquelles il s'alimente légèrement au lait ou au jus de fruits, on peut remplacer les somnifères par des simulacres, le gardénal par une poudre blanche anodine.

La cure se prolonge ainsi de deux à quatre semaines.

Les Russes affirment qu'elle a fait ses preuves. D'après la formule ambitieuse des praticiens soviétiques, le « déconditionnement cérébral » a permis de ramener des tensions de 26 à 14. Les expériences pratiquées ailleurs ont abouti à des résultats plus modestes. Notamment, il a été parfois constaté qu'après la cure les sujets traités souffrent d'insomnies rebelles qui provoquent une nouvelle hypertension.

Le débat reste ouvert.

Et aussi la voie dans laquelle on s'est hardiment engagé.

GRACE A L' « HIBERNATOR », LE DENTISTE CESSE D'ÊTRE UN CAUCHEMAR

Ce froid qui facilite l'insensibilisation, on va également le mettre à contribution dans un domaine où la douleur, si elle ne se manifeste pas nécessairement comme un symptôme inquiétant, est très répandue : les soins dentaires. Pour beaucoup de sujets, le davier, la fraise sont des cauchemars. L'*hibernator* y met fin.

C'est un appareil qui projette sur la dent un courant d'air à température variable. En général, le praticien la règle à 32° et l'abaisse graduellement jusqu'aux environs de zéro. Si le but visé n'est pas atteint du premier coup, on recommence. A la seconde tentative le résultat est obtenu.

Actuellement une centaine d'*hibernators* sont déjà installés en France.

UN SERVITEUR UNIVERSEL

Il y a un siècle à peine que le froid a pu être pratiquement réalisé et déjà il s'est introduit comme un serviteur universel.

Ses applications industrielles et techniques ne se comptent plus. On l'utilise pour la trempe de certains métaux spéciaux, pour l'usinage et le montage de pièces de haute précision. La métallurgie, la mécanique, l'aéronautique, la photographie y ont constamment recours.

Il a gagné ses lettres de noblesse en chirurgie, en médecine, en odontologie.

Mais sa conquête la plus spectaculaire, il l'a peut-être faite quand il s'est installé dans les foyers. En 1925 le réfrigérateur domestique était presque inconnu. En 1940 c'était encore un luxe. Aujourd'hui il est prévu dans les devis de construction des maisons ouvrières.

Au touriste qui monte le soir jusqu'au sommet de l' « Empire State Building », le plus haut gratte-ciel de la cité, New-York offre un étincelant panorama. Ce cliché a été pris en direction du nord-ouest. En haut, à droite, la zone particulièrement illuminée marque les abords de « Times Square ».

EN REMONTANT LE COURS DE 3 SIÈCLES PAR SES LARGES ARTÈRES, NEW-YORK RETROUVE SES ORIGINES

PAR PAUL MOUSSET

Deux civilisations se sont confrontées en Amérique : celle que symbolise (**à gauche**) la fameuse statue du port de New-York a supplanté celle des tribus indiennes dont les derniers survivants ne sont plus que les personnages d'un pittoresque folklore.

1524... Quatre ans à peine venaient de s'écouler depuis l'entrevue d'Henry VIII et de François Ier au camp du Drap d'Or. Sur l'autre rive de l'Atlantique, un Italien, Giovanni da Verrazzano, au service du roi de France, pénétrait dans une baie inconnue et (une lettre de lui, envoyée de Dieppe au souverain, en fait foi) admirait ses possibilités futures. Mais il ne s'attardait pas. S'il donnait aux Français un titre à la possession du Nouveau Monde, sa tâche, obsession à cette époque des Européens autres qu'Espagnols et Portugais, était précise : la découverte d'une route nouvelle vers les Indes.

Evénement fabuleux pour des tribus de Peaux-Rouges que cette apparition d'un navire muni de voiles et que montaient des hommes au teint pâle ! Sa mémoire commençait à se dissiper, à devenir légende de vieux sachems, quand, après plus de trois quarts de siècle, un autre vaisseau, commandé cette fois par un Anglais, Henry Hudson, opérant, lui, pour le compte des Pays-Bas, doubla le cap de Manhattan et remonta, en septembre 1609, la rivière. Quel fut, de l'émerveillement ou de la peur, le sentiment prévalant chez les indigènes ? Ils surgirent des bois, parés, en cette saison, de couleurs fulgurantes. Ils accoururent les mains pleines de présents. « Notre arrivée, relate le second de Hudson, paraissait les combler d'aise... Ils vinrent à bord et nous apportèrent du tabac vert qu'ils nous échangèrent pour des couteaux et des perles de couleur... Les femmes, elles, nous offrirent du chanvre. Elles portaient des colliers de cuivre rouge. A la tombée de la nuit, les uns et les autres regagnèrent la terre. Nous remîmes lentement à la voile. Nous n'osions point nous fier à eux. »

A juste titre. Des marins furent tués. Pour finir, après plusieurs escarmouches, le long de cette rivière dans laquelle il voulait voir, lui aussi, un passage vers l'Asie, Hudson, déçu, dut, sur le chemin du retour, mitrailler, vers la pointe de l'île, des centaines de Peaux-Rouges, attaquant à coups de flèches son navire : *la Demi-Lune*. Et il semble bien que les Hollandais ne se fussent point davantage attachés à ce Manhattan peu hospitalier si la contrée n'avait regorgé d'animaux à fourrure (notamment de castors, qui figurent dans les armoiries de New-York) et si d'autres expéditions, purement commerciales celles-ci, n'avaient connu des fortunes diverses dans ces parages, que l'on devait bientôt appeler : la Nouvelle-Hollande.

41, Broadway : ici naquit New-York.

Sans la course aux fourrures — et sans un accident — quand, d'ailleurs, l'une des trois plus grandes villes du monde moderne eût-elle vu le jour ? Selon toute vraisemblance, les Hollandais n'auraient guère songé à s'établir à ou près de Manhattan si, en 1614, un incendie n'avait détruit un de leurs navires, *le Tigre*. Force fut à capitaine et équipage de gagner la côte, d'y édifier ou d'y améliorer quatre cabanes à l'endroit où se trouve aujourd'hui le numéro 41 de Broadway, cependant qu'ils mettaient sur cale un nouveau vaisseau : *le Sans-Repos*.

Peu après, un fort se bâtit. Une colonie prit corps. Sous l'égide de la Compagnie hollandaise des Indes Occidentales, des Wallons et des protestants persécutés en France qui venaient chercher la tranquillité religieuse à quelques milliers de kilomètres de leur ancienne patrie, une trentaine de familles débarquèrent vers 1623. Des bébés naquirent. Le premier : Sarah de Rapalje. Des colons suivirent les pionniers. En 1624, un rapport officiel fait mention de cent têtes de bétail transportées pour les besoins de ces Américains avant la lettre.

A partir de ce moment-là les dates importantes se succèdent. En 1626, Fort-Manhattan devient Fort-Amsterdam. La même année, Peter Minuit, troisième gouverneur désigné par la Compagnie des Indes Occidentales, achète aux Algonquins le bloc de granit effilé qu'est l'île de Manhattan pour une masse, d'ailleurs considérable, de menus objets, de miroirs et autres verroteries. Environ 40.000 mètres carrés pour l'équivalent de vingt-quatre dollars du temps ! Belle transaction immobilière, dont le compte rendu aux Etats Généraux de La Haye, le 5 novembre 1626, ne pèche pas par excès de verbiage ! Qu'on en juge : « Hauts et Puissants Seigneurs, le navire *les Armes d'Amsterdam* est arrivé ici hier, venant de Nouvelle-Hollande par la rivière Maurice. Il annonce que nos gens là-bas sont courageux et vivent en paix. Les femmes y ont eu des enfants. Ils ont acheté l'île Manhatte aux sauvages pour 60 *guilder*. Elle a une superficie de 11.000 *morgens*. Ils ont semé tout leur grain à la mi-mai et ont fait la récolte au milieu d'août. Le chargement du navire comprend 7.246 peaux de castor et de nombreuses peaux de loutre, vison, lynx et rat musqué. En outre, des billes de chêne et de noyer. »

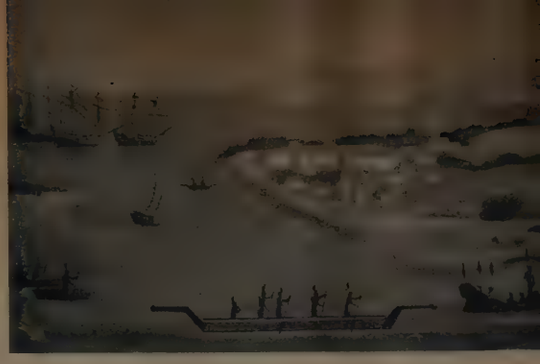
Les amateurs d'iconographie américaine chérissent un tableau du peintre Alfred Fredericks montrant le règlement du marché sur les bords de cette rivière Maurice, qui fut plus tard l'Hudson. D'un côté : les Hollandais, barbus, en hautes bottes molles, larges feutres, justaucorps, collerettes de toile lourdes d'empois, l'épée au ceinturon. De l'autre, les Indiens, des plumes d'aigle dans leurs cheveux nattés, en vêtements à franges multicolores, la lance au poing. Fort-Amsterdam comptait alors... 200 habitants. Mais il se posait en capitale d'une province d'une étendue considérable, puisqu'elle englobait plus que l'Etat actuel de New-York. Quant à son intérêt stratégique, nul ne pouvait le nier : une enclave entre la Nouvelle-Angleterre des Puritains et, au sud, la Virginie.

De la bourgade, Peter Stuyvesant fit une ville.

Rien de plus stimulant pour l'esprit que l'histoire de cette colonie batave, où la venue d'un pasteur, vers 1638, et celle d'un maître d'école se voyaient applaudies dans les annales. Profession étrange du reste, en ce temps-là, que celle de pédagogue... Celui-ci devait avoir vingt-cinq ans au moins et pas plus de trente-cinq ; être protestant, capable d'enseigner lecture, écriture et calcul, de tenir les livres de la colonie. Il était aussi chargé (en tournant ostensiblement le sablier) de marquer au pasteur que la longueur de son sermon lassait les ouailles. Enfin... le blanchissage lui incombait. Tous signes d'une époque historique, tandis que la colonie augmentait sans cesse, que de nouveaux arrivants poussaient vers l'Ouest ou le Nord, que les autorités s'efforçaient d'inciter la plupart des colons à négliger le commerce des fourrures pour les soins de la terre. Epoque où la conduite des uns et des autres était passée au crible ; où la communauté se plaignait sans répit du gouverneur ou du pasteur ; où des luttes occasionnelles contre les Algonquins aboutissaient à des massacres ; où la menace anglaise se précisait si bien qu'on dressait en hâte, à l'épreuve d'une attaque éventuelle des Anglais aussi bien que des Indiens, une palissade — *a wall* — de pieux énormes dans le bas Manhattan. Muraille dont Wall Street perpétue le souvenir.

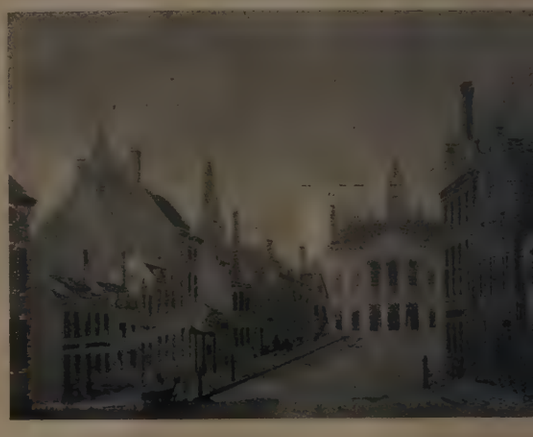
Entre temps, en mai 1647, avait débarqué un nouvel envoyé de la Compagnie, responsable envers ses mandants aussi bien que devant son roi : le gouverneur Peter Stuyvesant. La Nouvelle-Amsterdam (dernier nom hollandais de l'agglomération) touchait à sa majorité. Elle se composait essentiellement d'un fort en étoile, à la pointe de l'île, là où se confondent Hudson et rivière de l'Est, d'une jetée pour l'accostage des bateaux, d'une plage, d'un bac, d'un certain nombre de maisons, d'une école, d'une église, d'un cimetière, d'une taverne, du fameux mur et, si l'on en croit des gravures du XVIIe siècle, de canaux et de moulins à vent. Chaque soir, à 9 heures : couvre-feu. Elle tirait aussi grande fierté de son hôtel de ville, immeuble en pierre de deux étages, au toit fortement incliné, sommé d'une lanterne, et dont des redans ornaient, comme en Hollande, les pignons. La cour y tenait ses assises, à courte distance du gibet. Car les mœurs, rudes, s'accompagnaient d'une impitoyable répression des crimes et délits majeurs.

La population de la Nouvelle-Amsterdam atteignait, en 1648, mille cinq cents âmes. Une population remuante, rarement satisfaite, aussi



NEW-AMSTERDAM : ainsi s'appelait, il y a trois cents ans, cette petite ville serrée autour de son fort.

GREENWICH STREET en 1825. La ville compte alors 200.000 habitants.



WALL STREET, que la gravure ci-dessus nous montre telle qu'elle était en 1789, tient son nom du mur défensif qu'avait fait édifier le gouverneur Stuyvesant (qu'on remarque à gauche sur la photographie ci-dessous).

EN DEUX SIÈCLES, LA VILLE S'EST MULTIPLIÉE PAR HUIT CENTS. En 1746 (**à gauche**) elle compte 10.000 habitants ; en 1953 (**à droite**) Manhattañ en comprend 2 millions environ. La ville a franchi l'East River pour s'étendre sur les terres voisines et les Newyorkais sont près de 8 millions.

LES PLUS ANCIENNES ARTÈRES. A gauche : Broad Street telle qu'elle se présentait vers 1655. **A droite :** l'aspect actuel de Broadway, qui remonte à peu près à la même époque que Broad Street, dont on peut la considérer comme un prolongement vers le nord-ouest de Manhattan.

MANHATTAN, DE SA PRÉHISTOIRE A SON PRÉSENT : au XVI[e] siècle, des huttes d'Indiens ; aujourd'hui, une imposante forêt de gratte-ciel.

Les Newyorkais ont voulu avoir, eux aussi, leur cathédrale gothique, mais les tours de Saint-Patrick sont écrasées par les « buildings » avoisinants.

prête à louer Dieu qu'à critiquer le prochain. Elle eut, avec Stuyvesant, affaire à forte partie. Le gouverneur était autoritaire. Le nez coupant, les lèvres minces, il se présentait avec une réputation de soldat et de héros. Un pilon de bois remplaçait sa jambe droite, emportée par un boulet lors de l'assaut donné par les Hollandais, en 1644, à l'île portugaise de Saint-Martin. A peine en fonctions, il s'attacha à faire régner l'ordre dans la colonie et au dehors. Les Suédois lui enlevaient-ils le fort Casimir, sur le Delaware ? Prenant son temps, réunissant quelque sept cents hommes et sept vaisseaux, il arrachait à ses adversaires toute la Nouvelle-Suède, qu'il rebaptisait Nouvelle-Amstel. Les Anglais lui causaient-ils des ennuis ? Diplomate autant qu'administrateur, il s'évertuait à délimiter, une fois pour toutes, la frontière entre les possessions anglaises et celles placées sous ses ordres. Il parut y réussir. Hélas ! à la suite de guerres, dont le détail importe peu, les Anglais entendirent opérer la conquête de cette colonie étrangère qui s'enfonçait comme un coin dans les leurs. En 1664 la Nouvelle-Amsterdam succombait et passait à l'Angleterre. Victoire de courte durée. Les Hollandais la reprenaient en 1673. Mais, l'année suivante, les Anglais, attaquant en force, s'en emparaient de nouveau. En l'honneur du frère du roi, duc d'York et d'Albany, ils la nommaient New-York. Elle devait rester à la couronne jusqu'à la Révolution.

... Le nom de Peter Stuyvesant est un de ceux que nul, en Amérique, n'ignore. Non qu'il fût un apôtre de la démocratie ! Lorsque des délégués de tous les villages de Nouvelle-Hollande s'en vinrent lui demander, sinon exiger que « désormais aucune loi ne passât, aucun fonctionnaire ne fût nommé sans l'assentiment du peuple », il renvoya sans façon les protestataires avec ces mots : « Je tiens mon autorité de Dieu et de la Compagnie, et non de quelques sujets ignorants. » La Nouvelle-Hollande lui doit néanmoins beaucoup. La Nouvelle-Amsterdam, plus encore. Mais, à tous les titres qu'il s'est acquis à la reconnaissance de ses contemporains et des Américains, leurs descendants ou successeurs, s'en ajoute, cette année, un nouveau. Il y a en effet trois cents ans que la Nouvelle-Amsterdam fut, en 1653, promue au rang de ville. Acte d'importance, marquant le départ entre une existence considérée jusqu'alors rurale et la vie de communauté urbaine, avec ses services publics, ses responsabilités et ses obligations. Troisième centenaire que les États-Unis s'apprêtent à célébrer avec la ferveur qu'ils apportent à vénérer toutes les origines de leurs traditions. Sujet de méditation aussi pour l'Européen qu'un voyage appelle en Amérique.

Car il n'y a guère que trois siècles, alors que rien ne laissait supposer l'avenir prodigieux de New-York, des Indiens vivaient encore sur des territoires devenus Queens, Brooklyn, New-Jersey, dans des huttes de terre hémisphériques, et ne connaissaient, entre eux, d'autre monnaie que les coquillages. Mais si certains n'ignorent pas que la Bowery tire son nom de la ferme (*bouwerij*) où Stuyvesant acheva ses jours, combien se doutent, en remontant ces larges artères que sont Broadway, Park Row et Greenwich Avenue, qu'ils suivent les pistes mêmes frayées par les Algonquins à travers les forêts et les broussailles de Manhattan, depuis des temps immémoriaux ?...

ATTEAU « La Buveuse. » (Musée Cognacq-Jay, Paris.)

VID « L'Impératrice Joséphine. »

MANET « Portrait d'une dame. »

LACROIX « Le Roi des Aulnes. » (Musée Boymans, Rotterdam.)

CINQ SIÈCLES DE DESSINS FRANÇAIS A TRAVERS LES ETATS-UNIS

C'EST sous les auspices de la direction générale des Relations culturelles et de la direction des Musées de France que fut conçue l'idée d'une vaste exposition du dessin français aux Etats-Unis. Notre ambassadeur en Amérique, M. Henri Bonnet, voulut bien accorder son patronage à cette manifestation, qui fut réalisée avec le concours de la « Smithsonian Institution ». Mme Bouchot-Saupique, conservateur du cabinet des dessins au Musée du Louvre, nommée commissaire général de l'exposition, s'employa avec toute son autorité à sa réalisation. Elle établit une sélection parmi les pièces maîtresses de nos dessins français, de Fouquet à Signac, et fit son choix aussi bien dans nos collections du Louvre que dans les collections privées ou publiques françaises : Bibliothèque nationale, musées de la ville de Paris et de province. Enfin, plusieurs pièces importantes furent empruntées aux musées hollandais, à Stockholm et au « Metropolitan Museum » de New-York.

L'ensemble comprend cent soixante-dix-sept dessins, qui montrent la continuité de l'art français dans ses éléments principaux de réalisme, de naturalisme, de poésie et de spiritualité.

Convoyées par Mme Bouchot-Saupique sur le paquebot « Liberté », les œuvres furent tout d'abord exposées à la « National Gallery of Art » de Washington. Mme Bouchot-Saupique organisa ensuite une exposition au musée de Cleveland, où je la remplaçai depuis son retour à Paris ; puis elle me chargea de la présentation au « City Art Museum » de Saint-Louis, pour aller ensuite au « Fogg Art Museum » de l'Université Harvard, près de Boston, et terminer par le « Metropolitan Museum » de New-York.

Saint-Louis, ville autrefois fondée par les Français, a immédiatement été conquise par la beauté des chefs-d'œuvre exposés, et le succès actuel continue celui qui fut obtenu à Washington et à Cleveland.

Fouquet, les admirables « crayons » de Clouet et de leur école, Bellangé, Callot, Poussin, Claude Gellée, Watteau, Boucher, Fragonard, Hubert Robert, Saint-Aubin, Prud'hon, David, Ingres, Géricault, Delacroix, Corot, Daumier, Millet, Manet, Degas, Renoir, Cézanne, Gauguin, Redon, Lautrec et Seurat sont les noms essentiels, auxquels se joignent quantité d'autres.

Le musée de Saint-Louis, situé au milieu d'un immense et magnifique parc — dans le genre de nos bois de Boulogne et de Vincennes — est organisé avec beaucoup de goût par son directeur, Perry T. Rathbone. « Perry », car aux U. S. A. la coutume veut que chacun soit appelé par son nom de baptême, Perry donc est actif et sensible, et je signale ici un détail qui montre avec quelle gentillesse les Américains savent accueillir : le soir de l'inauguration de notre exposition par M. Francfort, conseiller à l'ambassade de France, Perry avait eu la charmante attention d'orner les salles où étaient nos dessins de bouquets tricolores ! Il avait, en outre, annoncé l'exposition : « French Drawings, Masterpieces from five centuries », par des lettres bleues, blanches et rouges !

Les salles du musée sont spacieuses, bien éclairées de jour et de nuit par une excellente lumière artificielle, car le musée reste ouvert, certains jours de la semaine, jusqu'à 10 heures du soir.

Des conférences sont organisées comme chez nous, et un service éducatif enseigne — particulièrement les enfants — avec beaucoup d'intelligence ; par exemple, on distribue des photographies où sont reproduites des œuvres du musée ou de l'exposition, et chaque enfant doit découvrir l'œuvre le plus rapidement possible. C'est pour eux un jeu, mais combien instructif !

Parfois, l'expérience est poussée plus loin : on reproduit seulement un détail d'une œuvre, et l'enfant doit repérer ce fragment à travers l'original. Ces exercices développent leurs facultés visuelles et aussi leur attention et leur réflexion. Mme Grossman, qui est une des assistantes de ce service éducatif, me montrait dans nos salles d'exposition des dessins français plusieurs groupes d'enfants, de jeunes gens et d'adultes qui dessinaient ou, plus exactement, qui exécutaient une série de croquis d'après nos dessins de maîtres. Clouet, Watteau, Fragonard, Ingres, les impressionnistes semblaient avoir plus de succès que Poussin, Claude Gellée ou Delacroix.

Enfin, notre exposition permet aux collectionneurs, et ils sont nombreux aux Etats-Unis, de mieux connaître et d'apprécier certains de nos maîtres qui leur étaient moins familiers. Nous traiterons d'ailleurs, dans un prochain article, le thème des grandes collections que nous avons pu voir jusqu'ici, et nous examinerons le sens et la portée de celles-ci dans la vie des U. S. A.

Maurice SERULLAZ.

L'HUMBLE EMPLOYÉ DES POSTES D'HAUTERIVES A MIS TRENTE-TROIS ANS A ÉDIFIER DE SES MAINS SON RÊVE DE PIERR

LA PRODIGIEUSE HISTOIRE DU FACTEUR CHEVA

PAR DENIS MARION

Ces stalagmites artificielles couronnent le caveau qu'avait aménagé Ferdinand Cheval.

La tour dite « de Barbarie », dont les créneaux et les meurtrières évoquent le moyen âge, domine cet étrange monument où se retrouvent des éléments de tous les styles.

Il existe en France un monument unique au monde, et à peu près personne ne le connaît. Aucun ouvrage ne lui est consacré (sauf la petite brochure que la concierge vend aux rares visiteurs), aucun n'en fait mention, le guide Michelin même ne l'indique pas. Cette œuvre architecturale est d'une beauté déconcertante certes, mais indiscutable. De plus, sa construction constitue l'exploit individuel le plus extraordinaire que je sache, et on serait tenté de le croire légendaire s'il n'en subsistait des témoins oculaires. Les photographies suffisent à décrire le Palais Idéal. L'aperçu, quelque approximatif qu'il soit, qu'elles donnent de sa valeur artistique sera toujours plus convaincant que l'enthousiasme manifesté par un profane. Je me bornerai donc ici à raconter son histoire.

UN HUMBLE PAYSAN

En 1875, l'administration des postes engage comme facteur à Hauterives (Drôme) Ferdinand Cheval, alors âgé de trente-neuf ans. Né dans un village voisin, à Charmes-sur-l'Herbasse, ce paysan a exercé son métier de boulanger d'abord à Romans, puis à Alger, où il a vécu dix-huit mois. Il n'est jamais allé à l'école, mais il sait lire et écrire. Dans sa jeunesse, il ne paraît pas avoir manifesté d'intérêt pour les arts plastiques ni s'être essayé à dessiner, à peindre, à sculpter, encore bien moins à faire œuvre d'architecte. Il n'a même jamais tenu une truelle en main.

Son nouveau métier de facteur rural l'oblige à faire chaque jour 32 kilomètres à pied pour distribuer le courrier. Après quelques semaines, la route lui est devenue familière, ses yeux ne voient plus le décor qui évolue lentement au gré des saisons. Dans cet état de rêve éveillé que connaissent bien ceux qui accomplissent une besogne machinale, son esprit se consacre à un travail singulier : il construit en imagination un palais féerique et en prévoit les aspects, qu'il varie à plaisir : tours élancées ou massives, couloirs intérieurs et terrasses étagées, le tout enrichi de sculptures et encadré d'un jardin ornemental. A force de s'y complaire, cette vision s'impose à lui avec une telle précision qu'il la retrace sur le papier. Pendant quatre ans, il n'envisage pas de bâtir en réalité ce que ses songes créent avec tant d'aisance : il admet que ce travail dépasse de loin ses capacités.

En 1879, au cours d'une de ses tournées, son pied a heurté une de ces pierres calcaires, dites « mollasses », qui abondent dans la Drôme : matériau avec lequel sont construites presque toutes les maisons. Celle-ci possède une forme si bizarre que le facteur Cheval l'emporte chez lui, pour l'admirer à son aise. Il se met à en rechercher de semblables, sculptées par les caprices de l'érosion et, dans leur étrangeté, plus

L'architecte amateur eût aimé dormir son dernier sommeil dans son palais il y prépara un tombeau dont on voit ici la partie supérieure.

Ci-dessous : un aspect de la façade principale.

belles à ses yeux que les produits de la technique et de l'art humains. Ce paysan inculte qui se croit incapable de rivaliser avec les savants et avec les artistes ne désespère pas d'égaler ce que la nature accomplit aveuglément. Sans doute sera-ce un labeur infini, mais il ne plaint ni son temps ni sa peine.

UNE BESOGNE DE TITAN

Sur le terrain qu'il a acheté en bordure de la ville, il rassemble les pierres qui méritent de devenir les sculptures de son palais. Cette besogne préliminaire lui procure l'avant-goût de ce qui l'attend. Les cailloux qu'il ramasse au cours de ses tournées déchirent ses poches et ses mouchoirs, ce dont sa femme se plaint avec amertume. Il se munit alors d'un panier qu'il porte sur le dos, en plus de son sac à lettres, et qu'il remplit plusieurs fois par jour, le vidant au fur et à mesure au bord de la route. Puis, le soir ou le matin avant l'aube, il part avec sa brouette chercher sa récolte. Les tas les plus proches sont à 4 ou 5 kilomètres ; les plus éloignés, parfois à 10. Certains jours, il couvre ainsi plus de 50 kilomètres à pied, dont une dizaine en portant 40 kilos sur le dos et une dizaine d'autres en poussant une brouette chargée de 100 kilos. Dans un des poèmes, qu'il gravera plus tard sur les murs de son palais, il s'est décrit :

L'hiver comme l'été
Nuit et jour j'ai marché.
J'ai parcouru la plaine et le coteau
De même que le ruisseau
Pour apporter la pierre dure
Ciselée par la Nature.
C'est mon dos qui a payé l'écot.
J'ai tout bravé, même la mort.

Puis il se met, toujours sans aucune aide, à construire son Palais Idéal, qui, précisons-le, n'est pas destiné à être habité (il ne contient aucune chambre) et ne constitue pas non plus un temple, encore que s'y trouvent des emblèmes chrétiens, musulmans et païens. Si l'on veut à tout prix lui prêter une signification rationnelle, il est permis de le considérer comme un tombeau. « J'ai voulu dormir ici », est-il écrit sur une paroi intérieure.

Qu'il ait ou non confié ce qu'il avait en tête, les habitants d'Hauterives se sont vite rendu compte qu'il ne s'agissait pas là d'une entreprise ordinaire. La seule explication plausible s'est rapidement imposée : « C'est un pauvre fou qui remplit son jardin de pierres. »

Pendant trente-trois ans, pendant dix mille journées où à un travail quotidien épuisant il ajoutera huit, neuf et dix heures supplémentaires de labeur, le facteur Cheval se consacrera à l'édification de son œuvre. Il n'acceptera jamais une aide, rétribuée ou gratuite. Son palais sera l'œuvre d'un seul homme, d'un paysan (il se pare de ce titre avec fierté) qui n'a que son inépuisable patience et son infinie obstination pour surmonter toutes les difficultés. La seule dépense qu'il se soit permise — déjà considérable pour ses ressources minimes — consiste dans l'achat de trois mille cinq cents sacs de chaux et de ciment : 5.000 francs-or. Quand il prend sa retraite, en 1896, il construit en face du palais, sur le même terrain, la maison où il vivra dorénavant. Elle ne se distingue des demeures de ses concitoyens que par la terrasse (imitée de celles qu'il a vues en Algérie) qui la surmonte et qu'il remplacera d'ailleurs par un toit, mieux approprié au climat. Heureux d'avoir plus d'heures à lui consacrer, il continue à travailler à son palais, qu'il achève en 1912.

A quarante ans d'intervalle, la construction est demeurée intacte : ce qui est déjà un certificat pour un architecte amateur. L'ensemble a 26 mètres de long, 12 à 14 mètres de large, 10 à 12 mètres de hauteur : au total, environ 1.000 mètres cubes de maçonnerie. Bien que le facteur Cheval, qui n'avait rien d'un athlète, ait joui d'une constitution robuste et n'ait, paraît-il, jamais connu un jour de maladie, personne ne croirait qu'il soit venu à bout de cette tâche

Une sorte de végétation pétrifiée se dresse dans les vases de la terrasse.

A travers des sculptures exubérantes, un escalier s'élève jusqu'à la terrasse.

Les contreforts de la tour « de Barbarie ».

gigantesque par ses seules forces, si toute la population d'Hauterives n'y avait assisté.

A soixante-seize ans, va-t-il se reposer après avoir connu ce rare bonheur d'être venu à bout d'une tâche aussi exténuante qu'homme se soit jamais proposée ? Non. Il avait rêvé de se faire enterrer, comme un pharaon, à l'intérieur de son monument, où il avait prévu une salle funéraire. Sa volonté se heurte à plus fort qu'elle : les règlements administratifs. Il n'obtiendra jamais de reposer ailleurs qu'au cimetière. Pendant les douze années qui lui restent à vivre, il couronne la chapelle, où gisent déjà sa seconde femme et ses deux enfants, d'une ornementation qui l'a fait ressembler à une de ces boîtes serties de coquillages comme on en vend sur les plages. C'est là qu'il ira dormir enfin, en 1924, à l'âge de quatre-vingt-huit ans.

UN DOUANIER ROUSSEAU DE L'ARCHITECTURE

Personne jusqu'ici ne s'est donné la peine d'étudier une œuvre qui pose de nombreux problèmes. Si certaines influences sont manifestes, notamment celle des édifices algériens, les styles prodigieusement variés des différentes parties du palais ne doivent rien, pour la plupart, aux architectures que le facteur Cheval a vues en réalité. Faut-il retenir l'hypothèse d'André Breton, qui leur attribue comme modèles les planchers de grottes et les vestiges de fontaines pétrifiantes de la Drôme ? Ou croire à l'influence de gravures des *Veillées des familles*, du *Journal des voyages*, des *Lectures pour tous* ou d'autres magazines semblables ? Les similitudes avec certains motifs extrême-orientaux ne peuvent être dues à une simple coïncidence. D'autres ornements semblent s'être développés au rythme de son travail ou au hasard des pierres récoltées, comme un polypier. Les sculptures témoignent tantôt d'une enfantine gaucherie, surtout dans la représentation des corps humains et des constructions non imaginaires, tantôt d'un réalisme habile à retracer la silhouette des animaux, tantôt d'une rare faculté d'invention de formes abstraites, non géométriques. Quant aux trois corps filiformes, aux jambes démesurément étirées et recouvertes d'écailles, qu'il a baptisés « le grand défenseur de la Gaule, le grand savant grec et le grand conquérant romain », ils paraissent tombés d'un autre monde.

Il n'a manqué à cet artisan génial que de se voir découvert et compris par une autorité qui l'impose aux profanes comme aux spécialistes : sans Guillaume Apollinaire, le douanier Rousseau, dont le facteur Cheval est le digne pendant, serait lui aussi toujours confondu dans la cohue des peintres du dimanche. Au milieu du beau jardin qui le met en valeur, le Palais Idéal demeure heureusement intact pour les pèlerinages futurs. Tant pis si, aujourd'hui encore, peu de ceux qui parcourent sans cesse la vallée du Rhône se soucient de faire un détour de 50 kilomètres pour le visiter. Il peut attendre sans crainte que l'avenir lui rende justice. Dans ses dernières années, le facteur Cheval guidait lui-même avec satisfaction ceux qui venaient voir son œuvre et leur en expliquait longuement les multiples détails, qui passent inaperçus au premier coup d'œil, mais il n'a jamais sollicité l'admiration d'autrui. La seule récompense qu'il ait appréciée lui fut accordée par la satisfaction de son instinct créateur, comme l'exprime sa véritable épitaphe, les vers du barde alpin Emile Roux, eux aussi gravés sur les murs du palais :

J'ai contemplé son œuvre et j'en reste ébloui.
Humble et rude ouvrier, maçon aux mains sublimes,
Qui, sans maître, sans aide et de cailloux infimes,
Construisis, patient, ce palais inouï,
Ne crains pas que ton nom périsse.
Monument du génie et de la volonté,
Ces pierres qu'avec goût assembla ton caprice
Des siècles défieront la main dévastatrice
Et debout dans leur force et dans leur majesté
Transmettront ta mémoire à la postérité.

A Sancerre, un groupe folklorique a prouvé aux diplomates sud-américains que le tango et la samba n'ont pas partout supplanté la bourrée.

L'AMÉRIQUE LATINE A LA DÉCOUVERTE DU BERRY

Par une belle matinée du mois dernier, une longue file de voitures du corps diplomatique quittait la place de la Concorde et filait vers la porte d'Orléans. Les diplomates de l'Amérique latine, de l'Espagne et de la République d'Haïti se rendaient au pays du Berry. Sur l'initiative de notre confrère M. Jean-Paul Lafond, directeur de la revue *Europe-Amérique latine*, ils partaient, désireux de tirer des enseignements et des possibilités nouvelles de leurs observations.

Ce fut, sur des routes par endroits verglassées, sous des chutes de neige intermittentes, un voyage ensoleillé. Les Latins portent en eux-mêmes leur soleil. A chaque étape, les vins de Quincy et de Sancerre, les pinots de Chavignol et de Bué furent les réjouissants antidotes des intempéries. De plus, dans cet accueillant département du Cher, le maître de maison, je veux dire le préfet, M. Vivant — lui-même Latin de bonne souche puisque Toulousain — plein de verve et de finesse, exalta d'emblée entre visiteurs et visités la chaude sympathie, le réciproque intérêt qui enchantèrent ce voyage. Entre lui et ses hôtes, et particulièrement leur porte-parole, S. E. M. Ramirez Moreno, ambassadeur de Colombie, vice-doyen du corps diplomatique, qui en cette qualité répondit aux discours de bienvenue, il y eut un échange d'improvisations oratoires aussi divertissantes par la vivacité de l'esprit qu'utiles par les constatations et les conclusions qu'elles proposaient.

Ces manifestations, destinées à mettre un trait d'union entre cette province de France et des pays lointains, eurent pour corollaire d'ouvrir l'un à l'autre deux milieux industriels vierzonnais qui s'ignoraient jusqu'ici : ceux de la porcelaine et de la construction de matériel agricole. Fait sans précédent, la Chambre syndicale des fabricants de porcelaine du Berry et la Société française de matériel agricole et industriel conjuguèrent leurs efforts pour recevoir les diplomates dans le restaurant de l'hôtel Pivoteau, transformé pour la circonstance, par les soins du directeur de l'Ecole nationale des beaux-arts de Bourges, M. H. Malvaux, en exposition de porcelaine et de tapisseries modernes d'Aubusson, signées René Perrot.

Après avoir admiré des tracteurs semi-diesel, marchant à l'huile d'arachide, de pin ou même de hareng, sans soupapes et sans arbre à cames (choses parfaitement inutiles) et une moissonneuse-batteuse d'un rendement record de 75 quintaux à l'heure, et aussi les fours et les ateliers de décoration d'une porcelainerie, S. E. M. Ramirez Moreno exprima d'abord son admiration, puis ses conclusions d'ordre commercial : « Nous avons été émerveillés par les richesses de votre région et ses énormes possibilités ; le travail effectué dans le domaine de la machine agricole comme dans celui de la porcelaine mérite une récompense. » Il définit les conditions (étude et prospection des marchés sur place) qui, selon lui, favoriseraient les exportations françaises vers l'Amérique latine. Faisant allusion aux méthodes commerciales allemandes, il affirma, avec un esprit critique dont on peut louer la franchise : « Il vous faut prendre des initiatives individuelles et des responsabilités. Vous resterez toujours dans une médiocrité tranquille, mais vous n'avancerez jamais si vous ne vous décidez pas à conquérir sans demander la permission à personne ! » En une formule malicieuse, il recommanda l'équivalence de l'utilité des produits échangés : « En France, j'ai vu souvent boire du café au petit déjeuner ; je n'ai jamais vu boire des parfums au petit déjeuner en Colombie ! »

L'ambassadeur demanda qu'une documentation sur les matériels présentés, avec argument justifiant l'excédent de prix sur la production étrangère, fût mise à la disposition des gouvernements ibéro-américains.

De son côté, M. J.-P. Lafond exprima le souhait, pour les avantages que nous pourrions en tirer, qu'un cours d'histoire de l'Amérique latine fût fait dans nos écoles.

Enfin, dans une harangue où l'humour et la gravité furent savamment dosés, le préfet révéla ceci à ses hôtes, qui s'en réjouirent franchement : « Jacques Cœur, avant Christophe Colomb, a pressenti l'Amérique. Si on l'avait écouté, la face du monde serait changée et vous seriez peut-être citoyens du Berry ! »

Jacques Sorbets.

Au volant d'un tracteur S. E. Ramirez Moreno, ambassadeur de Colombie.

M. Dom Amaral Murtinho, attaché culturel au Brésil, trinque avec un sommelier berrichon.

Le salut au Berry de M. Martial Célestin, chargé d'affaires de l'ambassade d'Haïti.

M. Gonzalez Duran, premier secrétaire de l'ambassade du Mexique.

Photographies Anson et Hochard.

En avril découvre-toi de plusieurs fils

LA MODE DE PRINTEMPS VEUT LES FEMMES DÉCOLLETÉES

SANS doute, Eole, dieu des vents, inspira les couturiers dans la création des collections de printemps. Chez chacun d'eux il a laissé une trace de son passage. Pour les uns, il envoya de violentes bourrasques rejetant l'ampleur des jupes en arrière et faisant tourbillonner les robes légères. Des zéphyrs à peine perceptibles furent chargés de gonfler les plis souples des corsages. Pour d'autres, il n'osa peut-être pas se manifester aussi ouvertement, mais la ligne flottante que l'on retrouve dans beaucoup de modèles et qui glisse sur le corps avec un certain abandon, sans trouver aucune des entraves habituelles de pinces et de ceinture, n'invite-t-elle pas le premier « coup de vent » à sculpter des formes qui doivent être mises en valeur ?

Cependant, il faut reconnaître que parmi nos grands créateurs quelques-uns subissent à peine cette influence, si ce n'est dans leurs gracieuses « robes à danser ». Ainsi l'on peut voir plusieurs tendances s'affronter. Elles pourraient se résumer ainsi : « bataille autour d'une taille ». La première préconise la ligne sweater ; les précédentes années en avaient vu l'apparition ; elle rappelle la mode 1925 laissant la taille libre, les hanches effacées. La deuxième est la « ligne princesse », qui a été à son apogée au moment du « new-look » et dont les caractéristiques sont : la taille étranglée, le buste souligné et les hanches étoffées. La saison dernière a vu l'apparition d'une troisième tendance : la taille en liberté surveillée. L'étoffe épouse étroitement les hanches et les corsages sont blousants à partir de la taille.

C'est dans le domaine tailleur que la crise semble atteindre son point culminant. Qui va triompher ?

Le tailleur à taille de guêpe, qui tient la vedette depuis 1947, se verra-t-il remplacer par le tailleur à taille esquissée ou par le tailleur à taille escamotée ? La parole est à la Parisienne.

Malgré ces divergences de vues, les couturiers sont cependant tombés d'accord sur plusieurs points

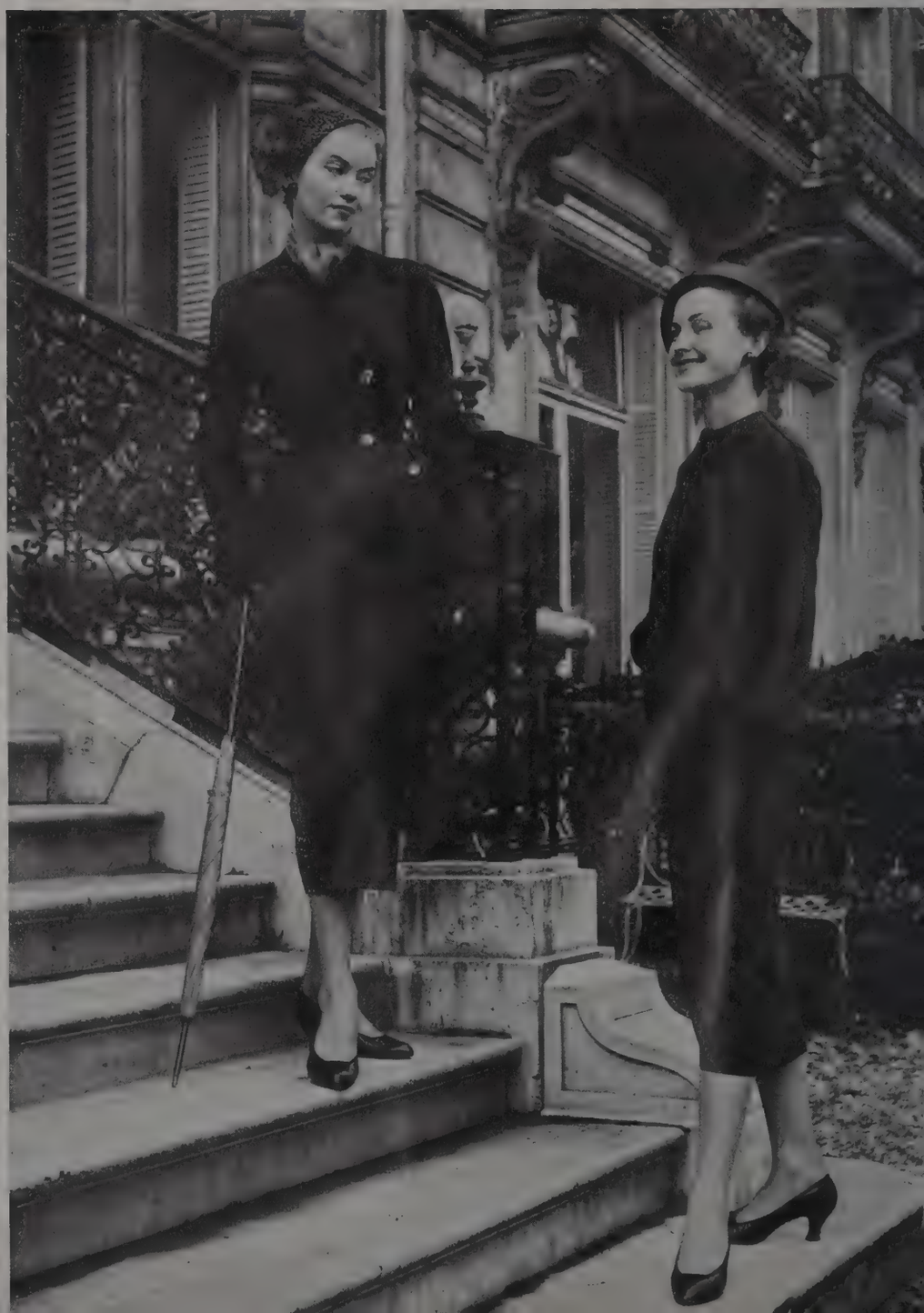
ez Lanvin-Castillo : « Saphir Stuart », une élégante
e du soir en satin blanc sur laquelle vient se draper
e longue écharpe en gaze aléoutienne bleu saphir.

LA TENDANCE QUI DESCEND — CELLE QUI MONTE

Deux tailleurs d'Hubert de Givenchy : l'un, à taille étranglée ; l'autre, à taille escamotée.

Calabraise », robe du soir de Jean Patou, en tulle
ir, garnie de dentelle blanche et d'un nœud cerise.

be de cocktail de Worth, en jersey de soie marron,
drapée au corsage.



Cette somptueuse robe du soir de Pierre Balmain, digne d'être portée aux fêtes du couronnement de la reine Elizabeth, est en dentelle de Chantilly blanche garnie de rubans tuyautés parsemée de paillettes.

Le décolleté en « double éventail » de la robe « Pepita », tout en présentant un caractère de nouveauté, permet à celle qui la porte d'acquérir un charme mystérieux.

qui ont leur importance. Et, sans risque de se tromper, il est possible d'assurer aux femmes que, bientôt, elles auront toutes une carrure élargie, mais — rassurons-nous — elles garderont toute leur féminité grâce à des épaules arrondies ou tombantes. Elles choisiront à leur gré la jupe étroite ou la jupe large, dont la longueur est sans changement. Et... elles seront décolletées !

C'est là, semble-t-il, la grande innovation de cette saison. Depuis le tailleur de sport sans col du matin en passant par le tailleur habillé qui dégage le cou et la robe de cocktail largement échancrée, pour toutes les circonstances, les couturiers, soit abolissent totalement le col, soit l'amenuisent ou bien encore lui donnent une allure arrogante en montant les revers roulés sur des pieds de col bas. L'encolure, elle, se tient à une distance plus ou moins grande du cou, suivant la fantaisie des créateurs. Ainsi, les décolletés chez Jacques Fath, Jean Patou, Lanvin-Castillo sont en carreau ou drapés en bénitier. Maggy Rouff, elle, préfère les souligner par de grands cols aigus projetés en avant. Hubert de Givenchy accentue l'échancrure dans le dos.

Beaucoup de couturiers ont choisi pour thème de leur collection : le Printemps. Pierre Balmain nous offre le couronnement du printemps ; Lanvin-Castillo, le rustique élégant ; Dior, des tulipes que l'on retrouve dans la ligne du même nom. Quant au nouvel enfant terrible de la couture, j'ai nommé Hubert de Givenchy, il nous offre des fruits, des fleurs et des... légumes, sans oublier les crustacés, incrustés ou imprimés sur d'élégantes robes.

Ce thème nous vaut la réapparition des imprimés. Est-ce pour ne pas faire une rentrée trop tapageuse qu'ils se présentent sous l'aspect de dessins légers aux tons fondus ?

Photographies *France-Illustration* (Pierre Bizet).

« Pepita », une des robes les plus remarquées de la collection Maggy Rouff. Elle est en voile de nylon noir plissé soleil, infroissable. Il est inutile de la repasser.

DISTINCTION LITTÉRAIRE INTERNATIONALE

LE PRIX VEILLON RÉCOMPENSE MARIE MAURON

De droite à gauche : MM. André Chamson, président du jury ; Charles Guyot, secrétaire ; Charles Veillon (debout) ; Robert Vivier (Belge) et Gilbert Guisan (Suisse).

A une époque où les mécènes se font de plus en plus rares, et pour cause, il convient de saluer tout particulièrement l'initiative du grand industriel suisse Charles Veillon, qui, depuis cinq ans, a créé le prix international du roman de langue française. Ce prix, doté de 5.000 francs suisses, est destiné à couronner chaque année, sans distinction de nationalité, l'auteur du meilleur roman de langue française qui sera présenté au concours.

La proclamation du prix a été entourée, samedi dernier, à Lausanne, d'une certaine solennité. Autour des membres du jury, André Chamson, président, Louis Martin-Chauffier, Louis Guilloux, Vercors, Léon Bopp, Franz Hellens, Gilbert Guisan, Robert Vivier et Maurice Zermatten, on remarquait plusieurs critiques et journalistes parisiens. En raison de l'importance du prix et considérant toutes les garanties d'impartialité avec lesquelles il est décerné, on ne peut que s'en réjouir. Il faut que le prix Veillon soit de plus en plus connu, d'abord parce qu'il s'adresse à tous ceux qui, Français ou seulement amis de la France, s'intéressent à notre pays et utilisent sa langue, ensuite parce qu'il est le seul prix littéraire qui, distinguant un roman écrit en français, soit attribué après délibération d'un jury composé d'écrivains français, belges et suisses.

Cette brillante récompense est allée, pour 1953, à un manuscrit de Mme Marie Mauron, *le Royaume errant*. La lauréate n'est pas une inconnue des lettrés. Outre des romans du terroir provençal tels que *le Soir finit bien par tomber, le Quartier Mortisson* ou *le Sel des pierres,* elle avait publié, voilà quelques mois, un intéressant reportage intitulé *la Transhumance du pays d'Arles aux grandes Alpes*. C'était l'histoire des immenses troupeaux de moutons qui, les premières chaleurs venues, montent de la Crau aux alpages. La romancière a repris ce thème dans *le Royaume errant,* où le troupeau reste le centre du livre, mais où le drame de l'homme, sa raison d'être, sa psychologie sont également étudiés avec autant de sensibilité que de pénétration. Marie Mauron, qui habite un mas, près d'Avignon, méritait, pour la noblesse de son œuvre, pour sa profonde humanité, la récompense qui l'honore aujourd'hui.

Après la proclamation du prix, M. Charles Veillon, dans un discours d'une belle élévation de pensée, a fait connaître son projet de décerner l'an prochain, à Lausanne, trois prix de 5.000 francs suisses chacun : le prix de langue française, un deuxième de langue italienne, un troisième de langue allemande. Chacun des ouvrages couronnés serait traduit dans les deux autres langues. Souhaitons que ce généreux projet puisse être réalisé.

Y. G.

★ ★

HÉLÈNE PERDRIÈRE, CETTE ADORABLE SILVIA...

PAR MARCEL IDZKOWSKI

Oh ! l'adorable Silvia !...

Dans les coulisses de la Comédie-Française, les épithètes les plus laudatives retentissent de partout et l'on sent que pour une fois tout le monde est sincère. C'est bien réconfortant ! Hélène Perdrière, pour ses débuts officiels dans la maison de Molière, a triomphé dans *le Jeu de l'amour et du hasard.*

Ah ! l'adorable Marivaux !...

Comme nous félicitions Hélène Perdrière de cette seconde rentrée à la Comédie-Française, elle évoqua quelques souvenirs.

« J'avais dix-huit ans lorsque j'obtins mon premier prix au Conservatoire et je fus aussitôt engagée dans cette illustre maison.

— Vous débutez dans *l'Ecole des femmes...*

— Et, après trois ans, je quitte le Théâtre-Français pour le Boulevard.

— Où vous avez la joie de créer des œuvres d'Edouard Bourdet, de Jacques Deval, de C.-A. Puget. Vous jouez *le Secret,* d'Henri Bernstein.

— Et puis, un jour, c'est le coup de téléphone de M. P.-A. Touchard. C'est mon second engagement à la Comédie-Française. Il me faut apprendre mes rôles en toute hâte. Nous partons pour l'Amérique du Sud. A notre retour, je joue Marianne du *Bourgeois gentilhomme* et Rolande de *Monsieur Le Trouhadec saisi par la débauche.*

— Après votre brillant succès de ce soir, quels sont vos prochains rôles dans cette maison ?

— Suzanne, du *Mariage de Figaro,* et je serai aussi « distribuée » dans *les Noces de deuil,* de Philippe Hériat. »

Notre ami Robert Kemp, évoquant « les bonheurs de Silvia » dans le programme de la Comédie-Française, a écrit :

« Sa compagnie, qui se prolonge en rêves, rend la vie supportable. »

Oui, vraiment, avec Hélène Perdrière, la vie est adorablement supportable !

Le père et la fille (dans Marivaux) : Maurice Escande et Hélène Perdrière, félicités par Mony Dalmès et Jean Yonnel.

A l'entr'acte, Jean Sarment complimente Gisèle Casadesus, piquante Lisette, et Hélène Perdrière, Silvia du demi-siècle.

LA PAROLE EST AUX ASTRES

PAR MARGUERITE JUIN

THÈME ASTRAL DE Mlle X..., née le 13 mars 1906, à...

NON, mademoiselle, le signe des Poissons n'est pas un signe mouvementé. Vous ressentez très fortement toutes les émotions, toutes les contrariétés, et même les plus petites joies. Vous êtes bonne.

Une ardeur concentrée vous brûle. Il faut réagir si vous ne voulez pas sombrer dans une mélancolie qui frisera la neurasthénie. Vous enveloppez tous vos gestes de mille voiles par fierté et par timidité. C'est très bien, mais si vous n'avez pas le courage et l'énergie de vous affirmer dans la vie, repoussez toutes les tentations terrestres, et faites fleurir dans votre vie ce que votre ciel astral vous offre : tout un côté poétique, musical, littéraire. Si par moments vous êtes excessive dans vos manifestations, vous avez à d'autres instants une grande pondération. Profitez-en, ne vous laissez pas emporter par la violence qui, par instants, gronde en vous.

Vous avez eu bien des ennuis financiers, brusques et imprévisibles, des décès autour de vous et peut-être de très graves maladies ou de grands malaises. Mais, toujours, vous avez trouvé une main tendue.

Hélas ! j'arrive au point crucial de votre thème : votre vie est barrée, arrêtée, figée par la croix de deux oppositions : Mars-Lune et Uranus-Neptune.

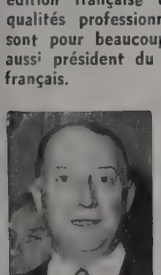
Fréquentez des personnes de condition plus simple que vous. Vous y aurez des joies. Votre finesse vibrante vous fera trouver des âmes d'élite, et vous y découvrirez peut-être le Jupitérien (natif du Sagittaire) qui doit devenir votre compagnon.

Pour votre sécurité financière, ne spéculez pas.

Dans les premiers jours de mars et dans le mois de mai, que de tristesse dans votre esprit ! Il faut ne rêver qu'au mois de juin, qui vous réserve des surprises, je pense, agréables. Sachez les saisir.

LÉGION D'HONNEUR

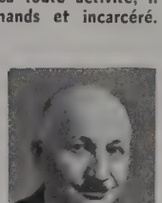
NOUS avons relevé avec plaisir dans les récentes promotions de la Légion d'honneur les noms de plusieurs nouveaux chevaliers. Tout d'abord notre collaborateur Pierre Denoyer (ci-contre). Spécialiste de la politique étrangère et des questions concernant la France d'outre-mer, sur lesquelles il a donné ici même plusieurs articles, il a appartenu à la rédaction de grands quotidiens parisiens avant de prendre la rédaction en chef de Sélection. On sait avec quelle faveur le public a accueilli cette édition française du Reader's Digest. Les qualités professionnelles de Pierre Denoyer sont pour beaucoup dans ce succès. Il est aussi président du Syndicat des Journalistes français.



L'Office général de Presse et de Publicité a été particulièrement à l'honneur puisque son président-directeur général, M. René Longé, et son directeur commercial, M. René Hermann (en bas, à dr.), reçoivent tous deux la croix.

M. René Longé, qui, quoique jeune, est déjà un ancien de la publicité, a débuté au Journal. Il travailla pour les publications Pierre Mortier et pour le Monde illustré, milita dans la Résistance pendant l'occupation, puis après la Libération, et avant d'être appelé au poste de directeur général de l'O. G. P. P., il fut administrateur général de France-Illustration, où il a laissé les meilleurs souvenirs.

Quant à M. Hermann, aujourd'hui directeur commercial de l'O. G. P. P., ses débuts eurent lieu au journal le Soir, d'où il passa comme chef de publicité à Vu et à Radio 37. Pendant la guerre il cessa toute activité, il fut arrêté par les Allemands et incarcéré.



Enfin signalons aussi la nomination au grade de chevalier de M. Robert Coutinot, président du Syndicat national des exportateurs de publications périodiques françaises, conseiller du commerce extérieur, directeur général adjoint de la société du Jardin des Modes. A tous nous adressons nos bien sincères félicitations.

NÉCROLOGIE

ALEXANDRE ZEVAËS

DE son vrai nom Bourson, Me Alexandre Zevaës est décédé à Paris à l'âge de soixante-dix-neuf ans. Bien qu'il ait été fort jeune élu député de l'Isère, c'est au Palais qu'il consacra la plus grande part de son activité. Orateur abondant et fougueux, il plaida de nombreux procès d'assises. C'est lui qui défendit en 1919 Raoul Villain, le meurtrier de Jaurès. Zevaës s'était en outre acquis une certaine notoriété d'historien par une série de volumes sur le socialisme et sur divers événements politiques de la IIIe République.

ROBERT PIGUET

LE couturier Robert Piguet, qui vient de mourir à Lausanne, était âgé de cinquante-cinq ans.

Fils d'un banquier d'Yverdon (Suisse), il avait fondé à Paris une maison qui pendant plusieurs années fut à la tête de la haute couture. Il la ferma en 1951, alléguant qu'il y était contraint par son état de santé.

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR LU SI VOUS VOUS INTÉRESSEZ A...

L'HISTOIRE DE LA RUSSIE SOVIÉTIQUE :

Isaac Deutscher, *Staline,* traduit de l'anglais par Jean-Pierre Herbert (N. R. F., 446 pages). — D'origine polonaise, l'auteur fut expulsé du parti bolchevik en 1932 ; il est aujourd'hui sujet britannique et publiciste réputé pour sa connaissance des questions russes.

Son livre abonde en révélations inédites sur les dessous de la politique stalinienne et en vues originales sur son évolution. A l'inverse de Lenine, qui vénérait la vieille école révolutionnaire, et en particulier son maître Plekhanov, Staline professait que la Révolution n'a « ni à regretter ni à enterrer ses morts ». Elle est le triomphe d'une équipe anonyme. Ce qui ne l'empêchera pas d'invoquer sans relâche le témoignage de Lenine.

Mais, à l'encontre encore de celui-ci, il professa longtemps le plus grand scepticisme sur la révolution mondiale et les possibilités du communisme étranger. On lui prête ce propos : « Le Komintern ne représente rien ; il n'existe que par notre soutien. » Il fit du « socialisme dans un seul pays » le suprême article de foi ; d'où ce slogan : « Un tracteur soviétique vaut mieux que dix bons communistes étrangers. »

M. Deutscher montre les fluctuations de la politique étrangère stalinienne : sa position équivoque à l'égard de l'Allemagne hitlérienne, ses hésitations sur la bolchevisation de la zone d'influence que les accords de 1945 lui abandonnèrent en Europe. Sa tutelle sur cette zone n'apparaît pas comme le résultat d'un plan préconçu, mais comme la conséquence de pressions intérieures et extérieures.

Une des fautes de Staline fut de présenter au peuple russe son misérable niveau de vie comme le comble des réalisations socialistes. Elle rendit hermétique l'isolement entre la Russie et le monde. Le « rideau de fer » renforça la dictature de Staline, son despotisme maladroit, ses légendes et ses déceptions. « Il devint, pour le stalinisme, une condition indispensable à son existence même. » La politique extérieure de Staline tendait à maintenir la Russie en Europe, tandis que sa politique intérieure s'efforçait de libérer l'esprit russe de toute influence européenne. Ainsi furent maintenus deux rideaux de fer : le premier séparant la Russie de sa propre zone d'influence, et le second séparant cette zone de l'Ouest. L'opinion publique s'est surtout préoccupée du second ; mais c'est le premier qui est le plus impénétrable.

David Shub, *Lenine,* traduit de l'américain par Robert Vidal (N. R. F., 376 pages). — L'auteur, né en Russie, a jadis milité dans les rangs du parti social-démocrate dont Lenine était un des chefs. Emigré aux Etats-Unis, il y est aujourd'hui regardé comme un expert des questions soviétiques. Son livre nous donne non seulement une biographie de Lenine étayée sur des documents de première main, mais aussi une vue approfondie des origines et de la première phase de la révolution bolchevique. Féru de discipline, Lenine professait que les masses devaient être un instrument docile entre les mains d'un groupe résolu de « révolutionnaires professionnels ». Il fut le type même de ces révolutionnaires professionnels ; c'était « le seul homme qui, vingt-quatre heures par jour, ne pensât qu'à la révolution ».

Trotzky écrivait de lui que, s'il prenait le pouvoir, le mouvement prolétarien en bloc serait accusé de modérantisme et que la première tête à tomber sous la guillotine serait celle de Marx. Lenine était en effet non seulement un organisateur d'une puissance de travail exceptionnelle, mais aussi un dogmatiste d'un fanatisme inflexible « La démocratie soviétique n'est nullement incompatible avec la dictature d'un individu. Ce qui importe, c'est l'acceptation du pouvoir d'un seul homme. »

Il sera ce seul homme, sans toutefois tomber dans la vanité et le système d'adulation auquel son successeur, Staline, devait se prêter avec une visible complaisance. On sait que, dans son testament politique, il conseillà au parti d'arrêter son choix sur un homme « moins grossier, plus patient, plus fidèle et moins capricieux que Staline ».

A l'inverse de ce dernier — dont les idées d'ailleurs évoluèrent sur ce point — il tenait pour « impensable » la coexistence de la République soviétique et des Etats capitalistes. « Il faut que l'un des deux prenne le dessus. » Ce fut de cette conception que naquit le Komintern, qui appliqua les principes et les méthodes que son fondateur avait définis.

ALBERT MOUSSET.

NOUVELLES RELIGIEUSES

UN BEL ALBUM CONSACRÉ A LA BIBLE

DE nombreux artistes ont collaboré au dernier numéro spécial de la revue *Liber,* organe de l'Union catholique du livre. Cette belle publication était consacrée à *la Bible, livre des livres.* Deux exemplaires de cet ouvrage, l'un relié en parchemin blanc et destiné à S. S. Pie XII, l'autre de maroquin rouge et destiné au patriarche de Venise, viennent d'être remis par une délégation de l'U. C. L. au cardinal Roncalli.

RÉUNION ET ACTIVITÉS DE L'UNION DES ŒUVRES

AU cours d'une récente réunion organisée rue de Fleurus, M. l'abbé Courtois, directeur général de l'Union des œuvres catholiques, a annoncé officiellement l'introduction de la cause du R. P. Anizan, ancien supérieur général des Fils de la Charité. L'actuel titulaire de ces hautes fonctions, le R. P. Monnier, remercia la nombreuse assistance qui était venue assister à la cérémonie et qui écouta avec beaucoup d'intérêt l'exposé dans lequel M. Finkelstein donna quelques précisions sur l'activité du Comité catholique international de l'enfance et sur le prochain congrès de Constance.

LE DENIER DU CULTE DANS LE BUDGET DU FRANÇAIS MOYEN

DANS un récent mandement, S. Exc. Mgr Lallier, évêque de Nancy, déplore la faible part du denier du culte dans le budget de ses diocésains. Le prélat y remarque qu'un fumeur qui consomme quinze cigarettes par jour dépense ainsi en une année de quoi assurer la vie d'un prêtre pendant près de deux mois.

A TRAVERS LES EXPOSITIONS

EDWARD WOLFE. « Portmeirion ».

UN PAYSAGISTE ANGLAIS

Le peintre britannique Edward Wolfe expose quelques toiles à la Galerie Barreiro.

On y découvre un sentiment très délicat du peintre devant la nature, que ce soit en Afrique du Sud ou au Maroc, dans les Flandres ou à Londres, qu'il traduit avec les subtilités d'une palette exercée.

M. S.

LE GROUPE VERT-BOIS

A la Galerie Breteau, 70, rue Bonaparte, le nouveau groupe de peintres qui s'intitule Vert-Bois a organisé une exposition de ses toiles, qui se poursuivra jusqu'au 14 février.

Sincères et ardents, unis dans l'amour de leur art, ils sont là une quinzaine, offrant à notre vue des œuvres de qualité, cubistes ou abstraites pour la plupart, mais différentes d'inspiration selon la personnalité de chacun.

Si Jean Lombard apparaît tout de suite comme celui qui a le plus de « métier », avec de magnifiques qualités de coloriste et d'évocateur, il ne faut pas passer sous silence les grandes compositions de Louis Joly, qui exprime sa pensée par des tons sombres et poignants : noir, gris, brun, blanc ; Thérèse Jeanneau, avec une toile très harmonieuse, et aussi Chanterel, Marzelle, Courtade.

Au milieu d'eux, charmant par la fraîcheur de son inspiration, Lépine ouvre ses yeux étonnés, peint ce qu'il voit avec une simplicité qui renouvelle la vision qu'on a des choses.

Seul dans tout ce groupe à ne pas travailler dans l'abstrait, il y apporte une apaisante image de la vie réelle avec la *Vue plongeante d'un port grec* et deux natures mortes.

On ne peut les regarder sans un sourire de sympathie tellement y est visible sa joie de peindre dans tout ce qu'elle a de plus sincère : pas d'effets, pas de tricherie, une franchise, une probité, une sensibilité qui donnent à ses toiles des qualités pouvant amener Lépine à de grandes possibilités d'expression.

Le Vert-Bois gagnerait à introduire dans son groupe plus de talents divers, les qualités de chacun n'en seraient que mieux mises en valeur.

Maurice Sérullaz.

GALERIES

M. de Groote, 20 av. Kléber
DESSIN
PUISSANCE ET GLOIRE, au profit du château de Versailles

Galerie Durand-Ruel
37, avenue de Friedland - VIIIe
ALICE BRAUN
La danse — le cirque
Du 6 au 21 mars

Bernheim Jeune - 83, Fg-St-Honoré
ROBIATI
Œuvres récentes - Entrée libre

GALERIE CAMBACÉRÈS
15, rue La Boétie
HENRIETTE TRIVIER
Du 2 au 16 mars

RECTIFICATIF

Dans notre dernier numéro nous avons publié une photographie d'un groupe de parlementaires en mission en Indochine déjeunant à Bentre. Sur la foi d'une légende d'agence, nous avons désigné, parmi les convives, M. Christiaens. Le député qui figurait sur la photographie était en réalité M. Frank Arnal, député du Var, auprès de qui nous nous excusons de cette confusion.

COURRIER MUSICAL

UNE ÉVOCATION DES CHANTS ET HYMNES DE LA RÉVOLUTION

Le Cercle des femmes républicaines vient de convier notre collaboratrice Mme Lila Maurice-Amour à faire une conférence sur les chants et hymnes de la Révolution. La séance, présidée par Mme Kraemer-Bach, avocate à la Cour, assistée de Mlle Rose Maurice, a eu lieu dans les salons du Cercle républicain.

Mme Maurice-Amour a dressé, sous une forme vivante et pittoresque, une véritable anthologie musicale des grands et petits événements de la Révolution. Illustrant sa conférence de multiples exemples, elle a montré comment le vaste élan des idées et le mouvement des opinions trouvèrent leur expression, aussi bien par la voix de la rue que par les hymnes guerriers et les chants patriotiques, l'une jaillie spontanément du cœur populaire, les autres créés sous l'impulsion de gouvernants désireux d'instituer un art civique où des pensers nouveaux devaient inspirer des chants nouveaux. Elle a cité et commenté ces poètes et ces musiciens « officiels » qui, s'adaptant au régime et au goût du temps, tentèrent de restituer les grandes fresques « à l'antique » dont on cherchait, alors, l'imitation idéalisée et auxquelles le peuple tout entier était invité à participer.

En marge de ces ouvrages dictés par les circonstances, notre collaboratrice a montré aussi comment le sentimentalisme persistant trouvait à s'épancher dans la romance, et le goût de la caricature et de la parodie, dans la chanson satirique. Elle a souligné enfin que si ce répertoire révolutionnaire, d'une vie éphémère, appartient aujourd'hui au musée, il n'en constitue pas moins un exemple unique dans l'histoire.

Marthe Lebasque et Aimé Doniat, accompagnés au piano par Mme Suzanne Demarquest, apportaient leur talentueux concours à cette soirée d'histoire musicale vivante.

SPORTS ET SPORTIFS

LE CROSS-COUNTRY EN FRANCE ET EN AFRIQUE DU NORD

Le 4e régiment de tirailleurs marocains est champion de France militaire pour l'année 1953. Garnier, seul métropolitain, réussit à bien se classer, précédé et suivi d'authentiques premiers rôles nord-africains. Ce fait indique les remarquables progrès que des années de prospection et de travail méthodique ont permis d'accomplir en Afrique. Valeur intrinsèque des athlètes et méthode d'entraînement trouvent une juste récompense. Faut-il voir à cette occasion les signes annonciateurs de la décadence du cross dans la métropole ? C'est au moins un avertissement, peut-être sans gravité, car la diffusion du cross en France est grande et la dispersion des athlètes est extrême : un bel athlète comme Paris reste fidèle à son club de Boisguillaume, petite commune de la banlieue rouennaise, et nombreux sont les clubs qui, autour d'un ou de deux leaders, groupent une petite équipe de fervents. Excellente formule qui aide à découvrir des jeunes, mais formule dangereuse si elle ne permet pas aux meilleurs les confrontations nécessaires dans des compétitions appropriées. C'est pourquoi le championnat national de cross est attendu avec impatience. Y verrons-nous de bons métropolitains et en nombre suffisant ? Les Marocains vont-ils se tailler la part du lion ? Conséquence logique, vont-ils courir sous leur propre drapeau, ce qui serait tout à l'honneur de la France ? Ou continueront-ils à courir dans l'équipe de France, au risque d'exciter les ironistes, car la situation sera au moins aussi étrange, quoique inverse, que celle de la Grande-Bretagne, qui continue à faire courir autant d'équipes qu'il y a de « nations » britanniques ?

R. M.

NOUVELLES DIPLOMATIQUES

LE MARQUIS ET LA MARQUISE DE VILLAVERDE A PARIS

Le marquis et la marquise de Villaverde (on sait que celle-ci est la fille du général Franco) ont, à l'occasion d'un séjour qu'ils viennent de faire à Paris, reçu des journalistes dans les salons de l'ambassade d'Espagne. Conversation sans nul protocole et où nos visiteurs — le marquis est un chirurgien réputé — exprimèrent avec beaucoup de gentillesse le plaisir qu'ils éprouvaient à se trouver dans la capitale.

ÉCHANGES FRANCO-ARGENTINS

Après deux ans de négociations, un accord cinématographique franco-argentin vient d'être signé à Buenos-Aires par M. Guy de Girard de Charbonnières, ambassadeur de France, et par le ministre argentin des Affaires étrangères, M. Jeronimo Remorino. La France exportera en Argentine dix-huit films de long métrage, autant de documentaires, deux millions de pellicules vierges et un million de paires de charbons à arc. L'industrie argentine du film voit également s'ouvrir pour elle le marché français. Des échanges sont également prévus en matière de films d'actualités. Tandis que certaines « séquences » argentines partageront ainsi la diffusion mondiale de la presse filmée française, celle-ci sera sur les écrans de Buenos-Aires un efficace moyen de propagande en faveur de notre culture.

LES « SACAVINS » A L'HOTEL DE VILLE

La confrérie angevine des Sacavins a fait le déplacement de Paris pour remettre solennellement les insignes de chevalier à M. Moatti, président du conseil municipal. Revêtus de leurs somptueux costumes et précédés de trompettes, les Sacavins firent une majestueuse entrée dans les salons de l'Hôtel de Ville, où M. Moatti leur souhaita la bienvenue.

Dans sa réponse et avant de sacrer dans les formes exigées le récipiendaire, le grand maître de la confrérie, M. Gasnier du Fresne, rappela que deux Angevins, Fortuné d'Andigné et Maurice de Fontenay, furent présidents du conseil municipal de Paris. Puis l'assistance se dirigea vers le buffet, abondamment garni de vins d'Anjou, cela va de soi.

PANORAMA RADIOPHONIQUE

UNE EMISSION « FORTIFIANTE »

LA « Joie de vivre » est proclamée chaque semaine par Henri Spade et Robert Chazal. Leur rubrique bénéficie d'une vogue réconfortante. L'idée directrice de cette émission est d'opposer la force de l'optimisme à celle du pessimisme favorisé par le romantisme moderne. En dehors des auditeurs habituels de la Radiodiffusion, les téléspectateurs suivent sur l'écran familial toutes les conversations, ponctuées de musique, avec les meilleures vedettes actuelles.

On a pu savoir que les personnes invisibles qui encouragent les efforts des meneurs du jeu se répartissent ainsi : un tiers de Parisiens, un tiers d'habitants de petite et grande banlieue, un tiers de natifs des Flandres et de Belgique, ceci grâce au poste relais de Lille.

Une correspondance fournie apporte à Paris un écho des impressions reçues. Ce n'est pas le moindre mérite de MM. Spade et Chazal que de parvenir à constituer un auditoire formé d'individus appartenant à des milieux très différents.

Robert Lamoureux participe à chaque émission. Jacqueline Joubert est la commère. Les personnalités sont recrutées elles aussi dans des milieux très différents, comme Curnonsky, le prince des gastronomes, qui a dit sa joie d'écouter Pelléas et Mélisande, Michèle Morgan et Alain Bombard. Ce dernier évoquera dimanche 8 mars la joie de vivre. Elle est associée pour lui comme pour beaucoup d'autres à des satisfactions artistiques en général et musicales en particulier. Voilà pourquoi Jacques-Henri Rhys, le compositeur de Colorado, et son orchestre de vingt-cinq musiciens feront entendre des œuvres choisies telles que le Sixième concerto brandebourgeois, de J.-S. Bach ; la Chorale universitaire de Paris prêtera son concours à cette manifestation ainsi que René Verdière. Le récit du Graal de Lohengrin, des fragments du Messie, de Hændel, et de la Passion selon saint Jean retentiront parce que chacune de ces œuvres contribue à la joie de vivre d'Alain Bombard, le hardi navigateur.

W.-L. LANDOWSKI.

LA SEMAINE HIPPIQUE

POUR 1953 : PLUS DE JUMPINGS QUE JAMAIS

FRANCE-ILLUSTRATION a déjà fait mention de la série des C. H. I. O., qui compte dix-sept réunions cette année. Elle a aussi parlé des réalisations de la S. H. F., au nombre de neuf. Mais ces grandes rencontres ne sauraient faire oublier les jumpings régionaux, dont la liste vient de paraître. L'ensemble donne un total de deux cent cinquante-huit concours, chiffre jamais égalé jusqu'alors, contre cent deux, par exemple, prévus en 1939.

Pendant que notre équipe nationale parcourra le monde, les gentlemen prendront part aux brillants tournois de la S. H. F. ; ensuite ils n'auront que l'embarras du choix.

Dès le mois de mars, Cannes et le Cercle de l'Etrier de Paris les solliciteront. S'ils décident de faire le déplacement d'Alger, du 2 au 6 avril, et d'aller galoper sur les pistes du Caroubier, M. Mathiot, président du comité, a tout organisé pour les recevoir. Comment, en débarquant d'Afrique du Nord, ne pas souscrire à l'assemblée de Marseille ? Il est possible que, remontant vers le nord, les journées de Senlis, du 17 au 19 avril, dans le cadre inattendu du vélodrome municipal, intéressent à leur tour les « gens du voyage ». Angers, Chantilly, Lille, entre autres, se partageront le mois de mai. A la même époque Villers-Cotterêts, Fontainebleau, Rouen, Le Mans attendront les engagements.

Juin, dominé par la Fête mondiale du cheval, inscrit aussi à son actif Lyon, Besançon, Cambrai, Douai, etc. Juillet prend la tête avec cinquante-quatre jumpings répartis sur tout le territoire. Parmi eux, Deauville, recherché pour son ambiance mondaine, et Le Touquet, du 24 au 27 juillet, rendez-vous des cracks. Notons aussi Saumur, à l'issue des fêtes du Carrousel. En août, le rythme accéléré se poursuit : voici Dinard (7-9 août), Châteaudun et Valençay, fastueuse réception de château. La « gentry » se retrouvera à Biarritz du 2 au 8 septembre : obstacles énormes, ligne des buttes fameuse. Il en sera de même de ces week-ends hippiques des environs de Paris qui présageront la fin de saison.

Le Jumping du Palais des Sports, du 13 au 17 octobre, et celui de Lyon, du 12 au 14 novembre, mettront un point final à tant d'activité.

TRE-HARDY

« LA CASE DE L'ONCLE TOM » A CENT ANS

La case de Josiah Henson (l'oncle Tom), d'après une gravure de l'époque.

IL y a cent ans, Mrs. Harriett Beecher-Stowe publiait en feuilleton dans un quotidien de Washington son roman *la Case de l'oncle Tom*. On sait le retentissement qu'eut alors aux Etats-Unis ce réquisitoire passionné contre l'esclavage, l'ampleur du mouvement abolitionniste qu'il y déclencha et qui ne devait se voir couronner de succès qu'après la guerre de Sécession.

Et n'est-ce pas le grand vainqueur de cette lutte, le président Lincoln, qui rendit à Mrs. Beecher-Stowe le plus bel hommage en l'appelant : « La jeune femme qui a gagné la guerre » ?

Le succès de *la Case de l'oncle Tom* s'étendit d'ailleurs bien au delà des U. S. A., et M. André Marie put justement qualifier l'ouvrage de « classique du genre humain » dans le discours qu'il prononça lors de la cérémonie par laquelle a été récemment célébré ce centenaire littéraire. M. Gaston Monnerville présidait cette soirée au grand amphithéâtre de la Sorbonne. Les représentants de nombreuses associations françaises et étrangères vinrent apporter leur hommage à Mrs. Beecher-Stowe. M. Grunebaum-Balin, au nom des « Amis de l'abbé Grégoire », M. Horace Chauvet, pour les « Amis d'Arago », M. Pierre Groslaude, pour les « Amis de Lamartine », retracèrent l'effort de tous ceux qui, avant la romancière américaine, contribuèrent à faire disparaître une institution déshonorante. Les « Amis de Victor Schœlcher » étaient représentés par l'octogénaire gouverneur Merwart, qui conquit son auditoire en se présentant lui-même comme « un vieux débris de l'empire », propos que tout démentait dans son port comme dans sa voix. Plusieurs élus d'outre-mer prirent à leur tour la parole. Le président Monnerville clôtura la première partie de la cérémonie par une très belle exaltation de l'œuvre libératrice de la France.

Le reste de la soirée était consacré à un programme artistique auquel prêtaient leur concours, outre la musique de l'Air, MM. Jacques Dacqmine et Paul-Emile Deiber. On vit encore des danses africaines, qu'accompagnait un tam-tam ; un groupe folklorique, aux châles et aux turbans chatoyants, vint exécuter des pas guyanais, martiniquais et guadeloupéens. Des *negro spirituals* et une chanson plus fantaisiste furent enfin exécutées par Babe Wallace, noir américain qui est actuellement une des vedettes des Folies-Bergère.

Pour la première fois, Richelieu, Descartes et les muses de Puvis de Chavannes assistaient à un spectacle de music-hall. Ils s'abstinrent, on s'en doute, de laisser paraître leur dépaysement.

LE NOUVEAU DIRECTEUR DE LA CHAMPION COMPANY

L'ÉLECTION de M. Charles A. Speers au poste d'administrateur-directeur de la Champion Spark Plug Company of Canada vient d'être annoncée par M. R. A. Stranahan, président de cette société.

M. Speers appartient depuis 1907 à la Champion Spark Plug Company. C'est lui qui a franchi pour la première fois au cours de l'histoire les montagnes Rocheuses canadiennes à bord d'un véhicule automobile en conduisant, de Vancouver à Fort Williams, la voiture publicitaire de Champion. Cette croisière sensationnelle dura cinq mois.

Nommé en 1925 directeur-représentant des ventes à l'étranger, M. Speers revint à Windsor, après plusieurs années de voyages à travers le monde, pour occuper le poste de directeur général de la nouvelle usine Champion. Il va effectuer une nouvelle tournée pour renouveler des contacts avec les clients d'Australie, de Malaisie, des Indes et d'Afrique, d'où il regagnera Windsor en passant par l'Europe.

UNE BELLE RÉALISATION INDUSTRIELLE

RÉCEMMENT, à l'usine H. Renault-Batignolles de la rue d'Alésia, a été inaugurée la première fabrication française d'un tour à décolleter multibroches. Cette réalisation rend enfin notre pays indépendant de l'étranger pour cette fourniture. C'est grâce à l'association d'Amtec-France, H. Renault-Batignolles et de la New Britain Machine Co (U. S. A.) qu'une telle réalisation a été rendue possible. M. Lambert, directeur général de Batignolles-Châtillon ; MM. Lopato et Daumy, directeurs d'Amtec-France ; Carlson, représentant la New Britain Co, en présence de M. Bellier, directeur des Industries mécaniques et électriques au ministère de l'Industrie, ont accueilli l'élite de l'industrie française et les personnalités officielles.

Au dîner gastronomique au lait concentré non sucré, France Roche, le Dr Bombard, le Dr de Pomiane, Robert Beauvais, Gisèle Parry et Jean Duché s'intéressèrent vivement à cette vache dont les pis déversaient des cocktails au lait concentré non sucré

SUVRETTA HOUSE

SUVRETTA HOUSE ST./MORITZ

Pension depuis 30 Francs Suisses par jour

ouvert du 15 Décembre au 15 Mars

ST./MORITZ

ANDRÉ ROUSSEAUX

S'EST, DÈS SON PREMIER LIVRE, ACQUIS UNE RÉPUTATION DE "CRITIQUE FÉROCE". IL Y RESTE FIDÈLE AVEC CE NOUVEAU VOLUME DE **LITTÉRATURE DU XXe SIÈCLE** (ÉDITIONS ALBIN MICHEL) QUI VA D'**ANATOLE FRANCE** (MISE AU POINT SÉVÈRE) À **SIMONE WEIL** (L'ÉTUDE LA PLUS COMPLÈTE À CE JOUR). LE SUCCÈS QUE LE GRAND PUBLIC N'A CESSÉ DE FAIRE DEPUIS QUINZE ANS AUX LIVRES DE CETTE SÉRIE, DONNE LA MESURE DE LA GRANDE AUTORITÉ DE CRITIQUE DONT JOUIT

ANDRÉ ROUSSEAUX

Comité de Direction :
Président : Vincent DELPUECH.
Directeur : G. CAHEN-SALVADOR.
Administrateur : S.-M. QUILICI.

FRANCE-ILLUSTRATION MONDE ILLUSTRÉ

13, rue Saint-Georges

Publication hebdomadaire.
GEORGES OUDARD
Fondateur.

TÉL. Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction : TRUdaine 78-47

TARIFS D'ABONNEMENT

Chèques postaux : PARIS 4670-19
Adresse télégraphique : ÉDIFRANCILUS

FRANCE ET UNION FRANÇAISE

	ABONNEMENT N°1	ABONNEMENT N°2	ABONNEMENT N°3
Un an...	4.700	6.000	7.000
6 mois...	2.400	3.100	3.600

ÉTRANGER

	ABONNEMENT N°1	ABONNEMENT N°2	ABONNEMENT N°3
Un an...	5.700	7.250	8.600
6 mois...	2.900	3.725	4.400

L'abonnement n° 1 donne droit à **49** numéros de **52** pages. Ce tirage comprend chaque semaine les mêmes pièces ou les mêmes romans que ceux édités dans notre Supplément théâtral et littéraire. **L'abonnement n° 2** est composé de **49** numéros de **44** pages (nouvelles, reportages, études) et, en outre, de **3** numéros spéciaux : **Noël, Printemps, Salon de l'Automobile. L'abonnement n° 3** comprend **49** numéros de **44** pages (informations, études, reportages), ainsi que **3** numéros spéciaux : **Noël, Printemps, Salon de l'Automobile** et également **24** numéros de notre Supplément théâtral et littéraire.

★

Le supplément théâtral et littéraire, en fascicule séparé, réservé aux seuls abonnés, paraît avec le 1er et le 3e numéro de chaque mois.

★

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les demandes de changement d'adresse devront être accompagnées de la dernière bande et de 20 fr. en timbres-poste. — Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.

PETITES INVENTIONS ET TECHNIQUES NOUVELLES

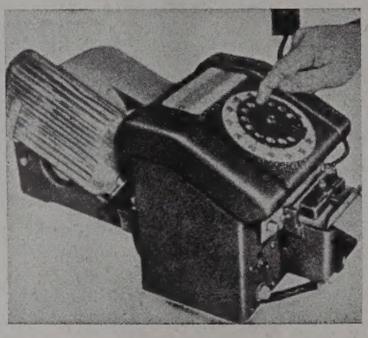
« SERVICE »-RAPIDE

L'AUTOMOBILISTE américain n'use plus guère ses chaussures depuis qu'a été lancée la mode des « drive-in ». Il pouvait déjà, sans descendre de voiture, se faire servir un repas, endosser un chèque ou assister à une séance de cinéma. Certains de ces « terrains » de cinéma se transforment désormais le dimanche en églises de plein vent où le prêtre officie devant ses ouailles motorisées.

CRAYON COLLANT...

LE nouvel accessoire de bureau se présente sous la forme d'un porte-mines dont le réservoir contient des cartouches de colle en place de mines. Il suffit d'appuyer l'extrémité du crayon sur une surface quelconque pour libérer une goutte de colle.

... ET PAPIER ADHÉSIF



D'UN mécanisme plus compliqué, cet appareil est également destiné au bureau. La longueur de papier collant désirée est inscrite sur un cadran semblable à celui d'un téléphone automatique. Aussitôt, la machine électrique vous délivre la longueur de papier demandé, mouillée et prête à être collée. L'eau servant à humecter le papier est chauffée par l'appareil.

PÉNICHES ÉLECTRIQUES

UN projet allemand, actuellement à l'étude, envisage d'électrifier la navigation fluviale de certains canaux d'outre-Rhin en utilisant des trolleys. La tige flexible fixée sur le chaland glisserait le long de câbles aériens installés tout le long du canal. Partout où l'usage du trolley serait impossible, la péniche continuerait à avancer grâce à une batterie rechargée automatiquement par le trolley durant son fonctionnement.

C. T.

Les plus économiques des Motoculteurs !
MABEC
CB 2 3cv 80 kgs
JUNIOR 2cv 68 kgs
Horticulture - Arboriculture
Pépinières - Parcs et Jardins
Cultures maraîchères
27, rue d'Orléans
NEUILLY - SUR - SEINE
MAI. 73-30
PUBLICIS 48

AGRIFLAMME LANCE-FLAMMES AGRICOLE
BRULEUR A GRANDE PUISSANCE
fonctionnant au pétrole
POUR TOUTES APPLICATIONS AGRICOLES OU INDUSTRIELLES
DÉTRUIT les mauvaises herbes, les ronces, etc.
Aseptise les terres, carbonise les détritus.
DÉCAPE, DÉGÈLE, DÉSINFECTE
poulaillers, étables, bergeries, porcheries, etc.
ET POUR CENT AUTRES USAGES
Appareil complet, emballé, franco France continentale : 16.300 francs.
Autres modèles à 2 et à 4 brûleurs. - Notice G sur demande.
TECHNIQUES AGRICOLES MODERNES
9, rue Mazarine, PARIS-6e
DAN 83-38

LE BRIDGE (N° 113)

SOLUTION DE L'ÉTUDE N° 99

LE MORT : ♠ ... ♡ R 10 5 3 2 ♢ A 9 8 7 4 3 ♣ A R

entame ♢ R — NORD / OUEST EST / SUD — ♢ 2

♠ A 5 4 ♡ A D V 9 ♢ ... ♣ D V 10 9 8 7

Ouest ayant ouvert d'un ♠, Sud finit par jouer 7 ♡.

Ouest entame du ♢ R, Nord met l'as et Est le ♢ 2.

Comment Sud doit-il jouer?

Un jeu et un seul assure le grand chelem. Il s'impose donc.

Sur le ♢ as, Sud doit défausser un ♣, quoiqu'il soit maître, et non un ♠, quoiqu'il soit perdant !

Sud joue ensuite un petit ♠ que le mort coupe d'un honneur.

Le mort renvoie un petit ♡ et coupe le dernier petit ♠ de Sud.

Sud joue alors tous ses atouts. Sur le dernier atout, Nord défausse le ♣ as, et sur le ♠ as défausse ♣ R. Sud peut alors défiler ses ♣ débloqués.

On comprend maintenant pourquoi il fallait garder précieusement les deux petits ♠ et ne pas en défausser un sur le ♢ as. Ils ont permis au mort de ramener le nombre de ses atouts à trois en coupant deux fois ♠. Et le mort, ayant alors un atout de moins que Sud, a pu défausser le dangereux ♣ as bloqueur sur le quatrième atout de Sud. Voici, pour mieux comprendre la combinaison, la donne complète.

♠ ... ♡ R 10 5 3 2 ♢ A 9 8 7 4 3 ♣ A R

♠ R D V 6 2 ♡ 8 7 6 4 ♢ R D V 5 ♣ ... — NORD / OUEST EST / SUD — ♠ 10 9 8 7 3 ♡ ... ♢ 10 6 2 ♣ 6 5 4 3 2

♠ A 5 4 ♡ A D V 9 ♢ ... ♣ D V 10 9 8 7

Dans la donne suivante un demandeur avisé devra courir plusieurs lièvres à la fois.

ÉTUDE N° 100

♠ R 10 9 ♡ R D 7 4 ♢ A V 9 3 2 ♣ 5

entame : ♠ 7 — NORD / OUEST EST / SUD — ♠ 2

♠ A D V 8 3 ♡ A 5 ♢ R 5 4 ♣ R 9 2

Les adversaires s'étant tus, Sud finit par jouer 6 ♠.

Ouest entame du ♠ 7 et Est fournit le ♠ 2.

Comment jouer au mieux en Sud?

ANDRÉ CHÉRON.

SAMEDI-SOIR
L'HEBDOMADAIRE DE CLASSE

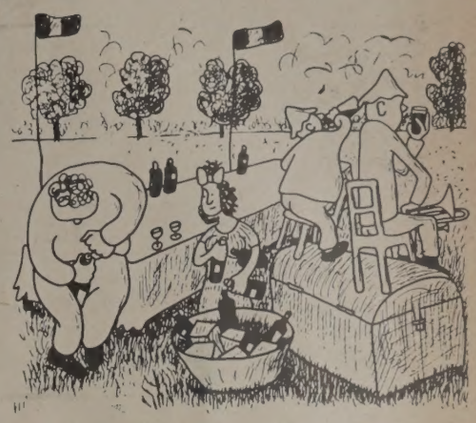
Imprimé sur les presses de la S. N. E. P. (Imprimerie Bobigny). Dépôt légal 1er trimestre 1953. N° 255. — Printed in France.

HISTOIRE DU VILLAGE DE CORNEBU

TEXTE ET DESSINS D'EMMANUEL LAMOTTE ★ LA KERMESSE FATALE ★

La Kermesse de Cornebu profita aux indigents du bas bourg.

Cette année là Marcel Benoit s'était vu confier la "Pêche miraculeuse"

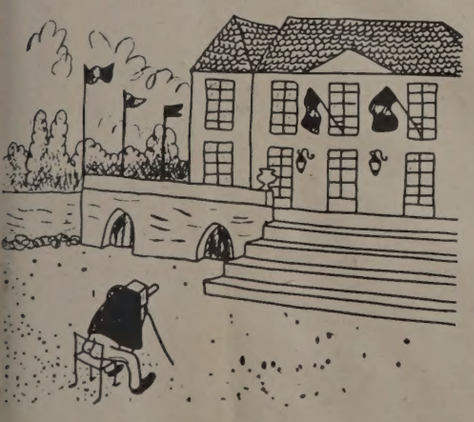


Octave et Roxie tenaient la limonade Cubille et Bigoulet sur la malle à oripeaux attendaient le signal du bal

Bluette et Bergeronnette bavardaient gentiment

Baschot aidé de sa femme présidait à la venaison.

Pasdefouine et sa famille tenaient la charcuterie



L'œil de Cornebu" attendait l'arrivée les organisateurs et des personnalités que le déjeuner retenait.

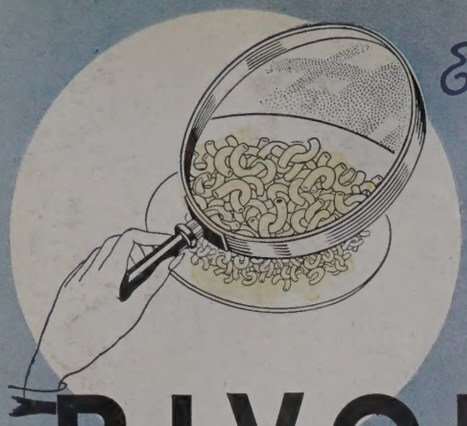
Sarah ouvrit sa roulotte, le dompteur attendait la clientèle.

Photographies par " l'Œil de Cornebu", le percepteur, l'inspecteur, le curé, la baronne-colonelle, le maire, les personnalités

Résumé des chapitres précédents : Cornebu, petit bourg entouré de vignes et de forêts... Le policier Tout-œil et Toute-oreille aidant le faux pour savoir le vrai, supposant le pire pour éviter le faux et sautant en arrière pour mieux reculer, se penche sur les circonstances qui entourèrent l'assassinat de Madame Pétale et le vol du Bidule...

LA SEMAINE PROCHAINE : L'ASSAUT

MAR 24 1953



Examinez de très près les Pâtes que vous achetez

Si ces Pâtes sont semées de points noirs ou jaunes, elles ne sont pas de première qualité. Nos Pâtes, fabriquées avec des Semoules, raffinées dans nos Usines et débarrassées de toutes leurs impuretés ne présentent jamais de points noirs ou jaunes.
Elles ont la teinte claire, ivoirine de la pure Semoule de Blé Dur.

RIVOIRE & CARRET

Deux sûretés valent mieux qu'une

Toutes les boîtes carton contenant nos Pâtes sont doublées, à l'intérieur, d'un sachet solide qui les isole du carton. Cette double protection contre l'humidité, les odeurs ambiantes, les charançons, etc... assure à nos Pâtes une conservation parfaite et indéfinie.

RIVOIRE & CARRET

Notre Macaroni, nos Nouilles, notre Spaghetti à la française, sont livrés en morceaux réguliers

Leur forme pratique facilite la cuisson, améliore le rendement culinaire et supprime les brisures inégales, inévitables avec les Pâtes qu'il faut encore briser à la main.

RIVOIRE & CARRET

La Grande Marque Française
La plus haute qualité
La plus belle présentation
Le meilleur rendement
Le plus juste prix

★ ★ ★

PÂTES TROIS ÉTOILES

RIVOIRE & CARRET

WALLACE & DRAE